

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

LE ROI VASSAL.

Quatrième article.

Edward se sentit vivement offensé de la préférence obtenue par son rival; cependant, malgré la fougue de son caractère, il eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son mécontentement et sa jalousie afin de ne pas blesser la susceptibilité du parlement de Paris; il espérait que cette déférence aux arrêts de la cour suprême augmenterait le nombre de ses partisans, et lui ménagerait des chances favorables à l'obtention de la couronne de France. Ce moyen de succès ne fut pas le seul qu'il employât; il ouvrit une seconde fois ses immenses trésors, et permit à ses agents d'y puiser à pleines mains. Ensuite, mêlant le langage de la ruse à celui de la prodigalité, il laissa entrevoir à plusieurs

XI.

hauts barons qu'un roi d'Angleterre, loin de chercher à les maîtriser, se trouverait obligé, par position, de les considérer comme autant de souverains liés par une loi d'inféodation, qui serait plutôt une garantie donnée à leur puissance qu'une entrave à leurs justes prétentions. Sur ces entrefaites, la nouvelle lui parvint au château de Windsor que la ligne masculine de la branche aînée des Capétiens venait de finir par la naissance d'une princesse qui avait été baptisée sous le nom de *Blanche*, à cause du deuil de sa mère. Il envoya aussitôt des ambassadeurs à Paris, et les autorisa à prendre tous les engagements nécessaires à la réussite de son élection. Les intrigues du parti anglais furent en effet renouées au sein de l'université et de la cour; les agents d'Edward appuyèrent leurs raisons de présents magnifiques et de promesses encore plus séduisantes; mais les rouages de cette politique hostile aux intérêts de la nationalité française furent brisés par l'énergie oratoire du comte Robert d'Artois et des autres princes du sang royal; Philippe de Valois, fils de Charles comte de Valois et d'Alençon, frère du roi Philippe le Bel, fut proclamé roi de France avec acclamation du peuple. Les partisans d'Edward, fils d'Isabelle, sœur de Charles le Bel, ne furent plus écoutés.

C'est à cette décision du parlement qu'il

21

faut rattacher le commencement de la rivalité de la France et de l'Angleterre. Edward affecta de ne point envoyer complimenter Philippe de Valois sur son avènement à la couronne; il s'abstint en même temps de toute démonstration qui aurait pu laisser soupçonner l'intention de rendre l'hommage-lige qu'il devait au roi de France. Philippe de Valois attendit quelque temps; mais fatigué des prétextes spécieux que le roi d'Angleterre alléguait sans cesse, il lui manda, par Guillaume, prince d'Ancenis, de se rendre à Amiens pour y prêter son serment de vasselage.

Edward reçut cette sommation avec emportement et fierté. Il lui échappa de dire au prince d'Ancenis : « Monsieur, sachez qu'un fils de roi ne fait point hommage à un fils de comte. » Mais quand ce premier moment de colère fut passé, Edward se laissa démontrer que l'état de ses affaires domestiques ne lui permettait pas de s'exposer à une rupture avec le nouveau roi. Il prit donc, malgré lui, l'engagement de se contraindre encore quelque temps, et afin de garder les terres qu'il tenait en fief de la couronne de France, il se rendit à Amiens.

Les deux souverains se trouvèrent en présence l'un de l'autre le 6 juin de l'an de grâce 1329. L'abbé de Choisy, dans son histoire de Philippe de Valois, édition de 1615, rapporte, à l'occasion de cette entrevue, qu'il y eut de part et d'autre la même affectation d'amour-propre, de fierté et de luxe. « On voyait aisément, dit cet historien, que le roi d'Angleterre, en se présentant entouré d'un cortège magnifique, ne voulait point honorer le roi de France, mais plutôt l'étonner en faisant parade de sa puissance et de ses richesses. Il comparut avec une longue robe de velours cramoisi, semée de léopards d'or, la couronne en tête, l'épée au côté, avec les éperons dorés. Edward n'avait alors que vingt-deux ans; son visage était agréable, sa mine haute; il était plus grand que le commun des hommes,

mais bien pris dans sa taille et d'une force prodigieuse.

Philippe de Valois s'était préparé à faire la cérémonie avec une pompe extraordinaire. Il était assis sur un trône magnifique; sa robe était de velours violet, semée de fleurs de lys d'or; il avait la couronne en tête et le sceptre en main. Les rois de Bohême, de Navarre et de Majorque, étaient debout aux deux côtés du trône, avec le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de Flandre, le comte d'Alençon; les évêques de Laon et de Senlis; le connétable Gaucher de Châtillon; le vicomte de Melun, grand chambellan; Mathieu de Trie et Robert Bertrand, maréchaux de France, et les autres principaux officiers de la couronne.

Voici les détails curieux de cette solennité, et les conséquences qu'elle amena.

Le roi d'Angleterre s'était avancé jusqu'aux dernières marches du trône; le vicomte de Melun lui commanda, au nom du roi de France, d'ôter sa couronne, son épée et ses éperons, et de se mettre à genoux devant son souverain. Edward se soumit à cette formalité; mais la rougeur qui vint spontanément lui couvrir le front, et le sourire contracté de ses lèvres, indiquaient assez combien cet acte de vasselage lui causait de dépit. Il essaya quelque temps de se contraindre; mais quand il entendit la lecture des obligations auxquelles l'engageait le serment qu'il devait prêter, il tressaillit de tous ses membres, et s'étant relevé, par un geste d'indignation il refusa de répondre *voire* à l'inféodation d'*homme-lige*. Le vicomte de Melun lui fit observer que le fâcheux exemple qu'il donnait pouvait lui devenir préjudiciable; alors il se calma un peu, et consentit à prêter *hommage simple*, se réservant de consulter les chartes d'Angleterre pour savoir précisément à quel acte il était obligé.

Philippe de Valois consentit à ce délai; mais lorsque le roi d'Angleterre lui réclama les places que les Français avaient prises en

Guienne, il lui répondit froidement que c'était à *ses pairs* de statuer sur la validité de ses droits, et l'invita à se pourvoir devant la haute cour.

Cette réponse impérieuse mortifia extrêmement le roi d'Angleterre; il quitta aussitôt Amiens, et se rendit auprès du comte de Hainaut, son beau-père. Il lui fit part de toutes les raisons de vengeance qu'il croyait avoir contre le roi de France, et jura sur son épée que l'année ne se passerait pas sans que la guerre fût déclarée.

Il tint parole : il mit d'abord tous ses soins à régler ses affaires domestiques. L'année précédente, il avait fait trancher la tête à son oncle, le comte de Kent; il lui restait encore deux sentences à porter pour venger le meurtre de son père, Edward II. Il fit enfermer sa mère dans une tour, et le bourreau de Londres jeta au peuple la tête de Mortimer.

Peu de temps après cette exécution, l'évêque de Lincoln et le comte de Salisbury se rendirent à Valenciennes, où les attendaient le comte de Hainaut, le duc de Gueldre, le sire de Fauquemont, le marquis de Juliers et plusieurs autres princes de la Basse-Allemagne. On arrêta les mesures à prendre contre la France : l'évêque de Lincoln reçut la mission difficile d'aller porter à Philippe de Valois la dernière sommation d'Edward; et ce prince souverain en était venu à ce point, non-seulement de refuser l'hommage-lige qu'il devait au roi de France, mais encore d'exiger qu'il lui remît la couronne qu'il tenait des prescriptions de la loi salique et du suffrage du peuple.

Malgré cette dénonciation d'hostilité, Edward ne trouva point chez ses alliés le dévouement qu'il devait en attendre. La réponse ferme et digne de Philippe de Valois souleva des difficultés sans nombre; on convint, après de longues hésitations, de les soumettre à la décision d'une assemblée générale qui se tiendrait à Anvers, sous la présidence du roi d'Angleterre. La

réunion eut lieu, mais les consultations n'amenèrent aucun résultat définitif.

Il ne restait à Edward qu'un seul moyen d'engager dans sa querelle les petits princes d'Allemagne; c'était d'obtenir de l'empereur, Louis de Bavière, que Philippe de Valois fût déclaré ennemi de l'empire. Il se rendit dans cette intention à Francfort, où l'empereur tenait cour plénière, afin de recevoir le serment des chefs de la confédération germanique ligués contre les souverains qui s'étaient déclarés les défenseurs de l'autorité du pape d'Avignon. Le roi de France était l'âme de ce parti, et l'ennemi le plus direct et le plus redoutable de l'empereur. D'après ces dispositions hostiles, la requête du roi d'Angleterre fut accueillie avec empressement par Louis de Bavière, et donna lieu à des réjouissances publiques. Le pape Benoît XII en eut bientôt connaissance. Afin de rompre cette alliance qui donnait une trop grande force à l'empereur, il négocia une réconciliation entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Edward ne voulut souscrire à aucune condition d'arrangement. Philippe de Valois, au contraire, s'empressa d'accepter la médiation dans les termes conçus par la cour d'Avignon. Quand il vit que tous procédés de sa part devenaient inutiles, il fit saisir par le sire de Marmande, sénéchal du Périgord et du Quercy, le duché de Guienne, et les comtés de Ponthieu et de Montreuil, qu'Edward tenait en fief; en même temps il manda à ses alliés le roi de Navarre, le roi de Bohême, le duc de Lorraine, le comte de Savoie, le dauphin de Vienne, Humbert II (1), de venir le joindre à la tête de leurs troupes;

(1) Humbert II, seigneur de la *Tour-du-Pin*, était frère de Gué XIII, auquel il avait succédé, n'ayant point laissé d'enfant d'Isabeau de France, fille du roi Philippe le Long. Ce fut Humbert II qui, après la mort de son fils unique, donna, le 30 mars 1349, la principauté de Dauphiné à Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des rois de France porteraient les titres et armes de Dauphin. La couronne du

il convoqua en même temps le *ban* et *arrière-ban* (1) de son royaume, et désigna Saint-Quentin pour lieu de réunion.

Il faut le rappeler, les grands vassaux et le *menu peuple* de France rivalisèrent à qui donnerait, dans cette circonstance inéprouvée, les témoignages les plus expressifs de dévouement à la patrie commune. Les Normands offrirent de passer en Angleterre avec quatre mille hommes d'armes et quarante mille hommes de pied. La Bretagne équipa une flotte avec tant de promptitude, que l'amiral Huc de Ket (Kéret) avait déjà ravagé les côtes d'Angleterre lorsque Edward revint dans son royaume après la diète de Francfort.

C'était pendant ces préparatifs de guerre que l'ambassadeur du duc de Bretagne avait obtenu une audience de Philippe de Valois.

Vicomte DE MARQUESSAC.

Revue Littéraire.

L'Album, journal destiné à l'enseignement du dessin et de la peinture, rédigé par une Société d'artistes et d'hommes de lettres, sous la direction de M. Salme, peintre, auteur d'un *Traité de perspective* adopté par l'Université.

(Troisième article.)

Cette publication continue à tenir les promesses qu'elle a faites; elle est à la fois

Dauphiné appartenait à la branche aînée de la famille de la *Tour-du-Pin*, depuis le mariage d'Humbert, premier de la *Tour-du-Pin*, avec Anne de Bourgogne, arrière-petite-fille et dernière héritière de Hugues III, duc de Bourgogne et Dauphin viennois, prince de la maison de France. Cette alliance fut contractée le 10 juin 1184. (Note d'après Moréri.)

(1) Ce mot vient de l'allemand *heriban*, qui signifie *cri* ou *proclamation du seigneur*. (La Roque, *Traité du ban et arrière-ban*).

une étude sérieuse, utile et agréable. Le dernier numéro contient : *Introduction* à l'histoire des différentes écoles de peinture (suite). — Cours de paysage. — Leçon sur la peinture au pastel. — Dessin et peinture de fleurs. — Paysage monumental. — Etudes sur les peintres français, par P. Prud'hon, et une Revue artistique. Deux lithographies, représentant l'une un joli paysage, et l'autre la croix de Trécon, située dans l'arrondissement de Châlons, complètent ce numéro, d'où je vous extrais le passage suivant, dans l'espoir qu'il pourra être utile à celles de vous, mesdemoiselles, qui ne s'occupent ni de dessin ni de peinture.

Observations sur la manière de colorier les lithographies.

Le papier employé pour l'impression lithographique n'étant point collé, ne peut se prêter à la peinture, dans laquelle on fait usage de couleurs délayées à l'eau, s'il n'est préalablement préparé par un encollage dont nous allons indiquer les détails.

Mettez dans une casserole une demi-bouteille d'eau bien pure, ajoutez-y trois tablettes de colle de Flandre fine et transparente; placez votre casserole sur un feu doux, et remuez avec une cuiller de bois. Quand la colle est entièrement fondue, que l'eau est en ébullition, ajoutez-y 50 grammes de savon blanc coupé en petits morceaux; laissez bouillir le tout encore quelques minutes en continuant de remuer; retirez la casserole de dessus le feu; ajoutez à ce mélange 100 grammes d'alun concassé, passez le tout à travers un tamis fin, et laissez-le refroidir.

On peut se servir immédiatement de cet encollage; prenez un gros pinceau plat, appelé *queue de morue*, ou une éponge fine; trempez ce pinceau ou cette éponge dans l'encollage, étendez-le largement, également dessus et dessous la lithographie; le papier doit être bien humecté, mais il ne faut pas qu'il coule sur le papier. Vous suspendez la lithographie pour la faire sé-

cher à moitié ; puis, lorsqu'elle n'est plus qu'humide, vous la mettez entre deux feuilles de papier bien blanches, ou mieux encore vous l'attachez tendue sur un carton.

Quand le papier est bien sec, il est préparé pour le coloriage. On délaye ensuite dans des godets les couleurs dont on veut faire usage. ***

Littérature Étrangère.

LETTRES DE LADY MONTAGUE,

FRAGMENT DE LA LETTRE XLII.

TO THE COUNTESS OF ***.

I am now preparing to leave Constantinople, and perhaps you will accuse me of hypocrisy, when I tell you, 'tis with regret; but as I am used to the air, and have learnt the language, I am easy here; and as much as I love travelling, I tremble at the inconveniences attending so great a journey, with a numerous family, and a little infant hanging at the breast. However, I endeavour, upon this occasion, to do as I have hitherto done in all the odd turns of my life; turn them, if I can, to my diversion. In order to this, I ramble every day, wrapped up in my *ferigee* and *asmack*, about Constantinople, and amuse myself with seeing all that is curious in it.

What is most extraordinary in the customs of the Armenians, is their matrimony, a ceremony, I believe, unparalleled all over the world. They are always promised very young, but the espoused never see one another, till three days after their marriage. The bride is carried to church with a cap on her head, in the fashion of a large trencher, and over it a red silken veil, which covers her all over to her feet. The priest asks the bridegroom whether he is contented to marry that woman, be she deaf, be she blind? These are the literal words, to which having answered yes, she is led home to his house, accompanied with all the friends and relations on both sides, singing and dancing, and is placed on a cushion in the corner of a

A LA COMTESSE DE ***.

Je me dispose à quitter Constantinople, et peut-être m'accuserez-vous d'hypocrisie quand je vous dirai que c'est avec regret; mais comme je suis habituée au climat et que j'ai appris la langue, je me trouve bien ici; et puis, quel que soit le goût que j'aie pour les voyages, je suis effrayée des embarras et de la longueur de celui que j'ai entrepris avec une famille nombreuse et un petit enfant suspendu au sein. Cependant, j'essaie, en cette circonstance, de faire ce que j'ai fait jusqu'ici dans les moments difficiles de ma vie, c'est de tâcher de les faire servir à ma distraction. Et pour cela, je parcours chaque jour Constantinople, enveloppée d'un *ferigee* et d'un *asmack*, et je m'amuse à voir tout ce que cette ville renferme de curieux.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les coutumes suivies par les Arméniens, c'est la cérémonie du mariage, qui, je le crois, n'a pas sa pareille dans le monde. La promesse de mariage date toujours de l'enfance; mais jamais les futurs époux ne peuvent se voir que le troisième jour après leur mariage. La jeune fille est conduite à l'église, coiffée d'un bonnet de la forme d'un large tailloir, auquel est attaché un voile de soie rouge qui la couvre entièrement et descend jusqu'à ses pieds. Le prêtre demande au fiancé s'il consent à épouser cette femme, fût-elle sourde, fût-elle aveugle.... ce sont les expressions consacrées. A quoi celui-ci ayant répondu affirmativement, l'épousée est conduite dans la maison de l'époux, accompagnée de tous les parents et amis des deux familles, qui exécutent des chants et des danses, et placée

sofa; but her veil is not lifted up, not even by her husband. There is something so odd and monstrous in these ways, that I could not believe them till I had enquired of several Armenians myself, who all assured me of the truth of them, particularly one young fellow who wept when he spoke of it, being promised by his mother to a girl that she must marry in this manner, though he protested to me he had rather die than submit to this slavery, having already figured his bride to himself, with all the deformities in nature.

sur un coussin dans un coin du sofa, sans que son voile puisse être levé, même par son époux. Il y a quelque chose de si étrange, de si monstrueux dans cet usage, que je ne pouvais y croire; j'interrogeai à ce sujet quelques Arméniens, qui tous m'assurèrent que cela était entièrement vrai; et particulièrement un jeune homme, qui, en m'en parlant, versait des larmes; sa mère l'avait promis à une jeune fille qu'il devait épouser de cette manière, quoiqu'il me déclarât qu'il aimerait mieux mourir que de se soumettre à cet esclavage; car il se représentait sa fiancée avec toutes les difformités de la nature.

A. DE L.

Éducation.

Le Louvre et la Bastille,

SCÈNES DE L'ANCIEN PARIS.

Le soleil rougissait l'occident de ses derniers rayons; une troupe, marchant à pas pressés, soulevait la poussière de la route, entre Gentilly et le Bourg-la-Reine: c'était une caravane de marchands qui se hâtaient pour arriver à la porte Saint-Michel, et entrer à Paris avant le couvre-feu; mais leur espoir devait être trompé: des soldats leur barrèrent tout à coup le passage, et ils virent de loin des maçons qui, sous la conduite d'officiers, muraient la porte, tandis que l'on manœuvrait des coulevrines sur les tours, et que l'on plaçait des sentinelles aux remparts... comme si l'ennemi allait se présenter sous les murs de la ville.

La consternation fut grande parmi ces gens, que leurs affections ou l'intérêt de leur commerce amenaient à Paris; d'ailleurs n'eussent-ils rien eu à faire dans la ville, ils auraient encore été mal satisfaits de passer la nuit à la belle étoile, en un

temps où la campagne n'était rien moins que sûre. La foule s'accrut bientôt de femmes qui revenaient de travailler dans les champs à la moisson des seiges, car on touchait à la fin de juillet; de bourgeois et d'artisans qui, croyant rentrer dans leur logis, se trouvèrent non moins désappointés que les voyageurs. Alors les propos commencèrent à circuler. Les seigneurs ligués pour le *Bien public* devaient sous peu de jours, disait un riche bourgeois, mettre le siège devant Paris. Le roi Louis XI avait ordonné au gouverneur de Paris, Charles de Melun, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, tandis que lui tiendrait la campagne, ainsi que l'avait fait son glorieux père; c'était pourquoi l'on murait les portes superflues et l'on armait les remparts. — « Mais, reprenait un autre, les Bourguignons sont encore nombreux dans la grande ville, ils tendront la main au comte de Charolais, comme leurs pères l'ont tendue à Jean sans Peur. — Ainsi, la guerre civile va recommencer! s'écrièrent les vieillards avec l'accent de la terreur. — Les présages l'annoncent, reprit un homme de l'extérieur le plus respectable; on a vu des nuées de corbeaux passer sur la tour du Louvre, et l'on sait ce que signifie la venue de ces oiseaux en été. — Un marchand de la Cité s'est suicidé hier, dit un autre; preuve

de la présence de Satan dans nos murs. — Ce matin l'eau des fontaines des halles s'est changée en sang à plusieurs reprises, » ajouta une femme en frissonnant.

A mesure que la nuit approchait, les contes devenaient plus lugubres ; les groupes se resserraient ; car la peur gagnait de proche en proche, et le lieu où l'on était aidait encore à l'accroître ; de la porte Saint-Michel, nommée par le peuple la porte d'Enfer, on apercevait le château de Vauvert, et chacun s'attendait à voir sortir de ses ruines le grand diable qui devait incendier Paris, en punition des péchés commis journellement dans cette vaste cité.

Une femme, venue avec les marchands, était la seule qui ne se mêlât pas à ces rumeurs ; un autre soin paraissait l'occuper : elle voulait à tout prix entrer dans Paris. A force d'adresse et de persévérance, elle parvint à s'approcher assez de la porte que l'on murait pour parler à un officier, et lui montrer une bague qu'elle portait au doigt. Celui auquel elle s'adressait recula de surprise, puis portant la main à son morion, il dit d'un ton moitié respectueux moitié goguenard : « Ma mie, l'homme que vous cherchez est prêt à vous conduire vers celui dont vous portez la bague. Holà ! maître Nicolas ! cria-t-il, quittez le verre et les dés ; voici la béguine que monseigneur le gouverneur de Paris a fait mander. »

Maître Nicolas regarda aussi la voyageuse avec surprise. C'était une grande belle personne de vingt-huit ans au plus. Son costume était celui des paysannes qui se vouaient par dévotion au service des malades : un corset noir, une jupe grise et un béguin de toile blanche qui cachait entièrement ses cheveux. A ne voir que sa beauté et ses rustiques ajustements, on eût été tenté de se familiariser avec elle ; mais son regard digne et fier arrêtait les plus hardis. Maître Nicolas fit passer l'étrangère sous la poterne, et tous deux s'en-

gagèrent dans un dédale de ruelles à peine larges de huit pieds, cloaques infects, obscurs, où s'agitaient çà et là des animaux immondes, et des mendiants difformes dont la vue aurait fait douter que l'on fût en pays chrétien, si le son des cloches et le chant des prêtres traversant les airs n'eussent attesté le voisinage de plusieurs églises ; en effet, les voyageurs ne tardèrent pas à se trouver en face du portail de celle de Saint-André des Arcs. La béguine demanda à son guide la permission de s'arrêter un instant pour prier, et, s'agenouillant sous le porche, elle adressa au saint patron une oraison pleine de foi et d'onction. Jusque-là maître Nicolas avait marché en silence à côté de sa compagne ; mais tant de retenue lui pesait, et quand ils eurent quitté l'église, il entama ainsi la conversation : « Vous n'êtes peut-être jamais venue à Paris, la belle enfant ? — Non, maître Nicolas. — Ah ! vous savez mon nom, et je ne sais pas le vôtre?... ce n'est pas juste, cela ! — On m'appelle au village Jeanne la béguine. — On pourrait y joindre la belle... Eh bien, Jeanne, puisque vous voyez Paris pour la première fois, vous devez être bien étonnée ? — Plus qu'émervillée. — Laissez faire ! au bout de ces grands murs nous allons trouver la rivière de Seine, et le coup d'œil sera plus beau, malgré la nuit. » Maître Nicolas cessait à peine de parler, qu'ils débouchèrent sur le bord du fleuve. La nuit était devenue sombre ; mais à droite en remontant la rivière le ciel se teignait de pourpre, une épaisse fumée roulait au-dessous de la masse dentelée des maisons à toits pointus, on eût dit un incendie général : c'était la lueur des torches que les habitants de la cité avaient accrochées à leurs fenêtres, pour obéir à l'ordre d'illuminer que donnaient les capitaines de quartier, chaque fois que de nouveaux troubles agitaient la ville.

Maître Nicolas siffla trois fois d'une façon particulière. A ce signal un batelier sortit

d'une hutte ombragée par un vieux saule, et démasquant sa lanterne, l'approcha de la figure de celui qui l'appelait, afin de le reconnaître : « Ohé ! maître, lui dit-il, vous voilà en gentille compagnie. — Apprête ta barque, et tais-toi. » Le batelier obéit sans répliquer, et Nicolas, reprenant son rôle de cicérone, dit à sa compagne : « Ce que vous voyez à droite, c'est l'île de la Cité ; ces tours qui sont à la pointe, et cette masse de bâtiments qui se détache en noir sur un fond rougeâtre, c'est le Palais ; nos souverains l'habitaient autrefois ; aujourd'hui c'est tout au plus s'il convient à messieurs du parlement. »

Nicolas interrompit encore une fois son discours par le cri : « Ohé ! la barque ! la barque ! » Mais, sitôt que la bégue et lui furent à bord, il reprit ses explications. « Cette tour que vous apercevez à gauche, c'est la tour de Nesle ; de terribles mystères se sont passés là du temps de la reine Marguerite ; aujourd'hui cette tour fait partie des fortifications de Paris ; les chaînes qui ferment la rivière partent de cet angle, et vont se rattacher à la tour du Coin, ainsi nommée parce qu'elle fait l'angle de cette imposante masse de pierres, dont une forte tour occupe le centre : c'est là où nous allons, c'est... — Non, interrompit vivement Jeanne, il faut remonter la rivière pour arriver à la Bastille Saint-Antoine ; et ceci c'est le palais du Louvre. — Ah ! ah ! la belle ! vous connaissez mieux Paris que vous ne disiez tout à l'heure ; vous êtes mandée par messire Charles de Melun, et ce seigneur n'habite pas en ce moment la Bastille, mais bien le Louvre. Celui qui commande à la Bastille, c'est monseigneur Louis de Bourbon, amiral de France, arrivé ce matin avec des ordres du roi. — Louis de Bourbon est à Paris ? demanda la bégue. Charles de Melun a quitté la Bastille ? Et savez-vous si les prisonniers renfermés dans cette forteresse l'habitent encore : le comte de Dammartin, le... — Oui, oui, les loyaux serviteurs de notre bon roi Char-

les VII le victorieux. Mais parlez bas, demoiselle : un si grand nom que celui du comte de Dammartin ne doit pas être répété par les échos de la Seine. — Vous le connaissez ? — Oui, je l'ai vu depuis qu'il est atteint de cécité. » Nicolas appuya sur ce dernier mot avec intention. « Je connais aussi la noble Jeanne de Charlus, sa femme, celle qui a si vaillamment défendu son château de Saint-Maurice contre la valetaille de l'argentier Jacques Cœur ; et j'espère ne lui avoir pas manqué de respect ? » La comtesse, car c'était elle, lui serra la main sans répondre. « Garde à toi ! s'écria Nicolas en s'adressant au marinier ; ferme la lanterne, et cache la barque dans les roseaux de l'île aux Juifs (1) ; j'entends le bruit des rames qui frappent l'eau, et les rencontres ne sont pas bonnes à cette heure sur la rivière. »

Le batelier se hâta d'obéir. Une longue barque, dépassant la pointe occidentale de la Cité, ne tarda pas à se montrer ; elle était montée par des hommes portant des torches : un pavillon rouge flottait à la proue. « C'est le grand prévôt, dit Nicolas d'une voix basse et émue. Silence ! si nous ne voulons pas qu'il assure le secret de son expédition en nous coulant à fond. »

La barque fatale avançait toujours rapidement. A la hauteur de l'île aux Juifs, les valets du prévôt soulevèrent un énorme sac dans lequel un corps humain s'agitait avec d'horribles convulsions ; de grosses pierres furent attachées aux angles de ce sac, les valets le balancèrent un moment au-dessus du bord du bateau, et au signal que donna le prévôt en frappant dans ses mains, d'un commun effort ils lancèrent le sac à la rivière. Le choc de cette masse fit jaillir les eaux de la Seine jusque sur les roseaux où s'abritaient la comtesse de Dammartin et ses compagnons ; puis

(1) Aujourd'hui le terre-plein du Pont-Neuf.

l'onde se referma en formant de légères rides, sur lesquelles se reflétaient la lumière des torches. Une seconde après, la surface de la Seine était unie comme une lame de métal, et la barque du prévôt remontait vers la Cité. « C'est une exécution, dit à voix basse maître Nicolas; sans doute l'un de ces malheureux bourgeois qui ce matin ont parlé à la maison aux Piliers (1) de contraindre le roi à contenter la noblesse. — Maître! dit à son tour le batelier, il est donc vrai que le roi est attendu à Paris, puisque voilà le prévôt qui se met à la besogne? — Que t'importe à toi? Allons, gai!... continuons notre chemin!... Si grande que soit la pluie, le petit oiseau ne peut en recevoir qu'une goutte à la fois. »

Cette scène lugubre avait ému la comtesse de Dammartin sans la troubler; en ces temps encore rudes, si la vie des hommes était attaquée avec barbarie, elle était défendue avec courage. Jeanne de Charlus n'avait pas résolu de disputer à Louis XI la vie de son mari, sans connaître les dangers auxquels l'exposait la sévérité de ce prince impitoyable.

La barque toucha rudement au point où, de la rivière, on pénétrait dans les fossés du Louvre; des soldats vinrent reconnaître ceux qui arrivaient. Nicolas montra son sauf-conduit; on le fit passer, ainsi que la comtesse, sur un plus petit batelet, qui commença à glisser en silence entre deux hautes murailles bordées par les piques des sentinelles qui se croisaient presque sans intervalle. Les eaux sur lesquelles on naviguait étaient noires comme celles de ce fleuve que les anciens n'espéraient point passer deux fois.

Le batelet s'arrêta à la poterne de la tour du Fer-à-Cheval, et la comtesse de Dammartin pénétra avec son guide au milieu de l'enceinte du Louvre, déjà fameux dans les annales de la monarchie, à la fois demeure

royale, forteresse, prison d'état, et où trois comtes de Flandre et un roi de Navarre avaient été retenus. Les rois habitaient rarement ce palais; le voisinage des *écorcheries* et du dépôt des immondices de la ville leur faisait préférer le séjour de la Bastille Saint-Antoine ou de l'hôtel Saint-Paul.

Des feux de bivouacs allumés aux angles, éclairaient imparfaitement la grande cour du Louvre, et donnaient des formes étranges à la multitude irrégulière des tours rondes ou carrées, coiffées de combles pointus, ou terminées en terrasses, qui flanquaient les murailles, hautes de quatre étages, et percées çà et là de fenêtres étroites comme des meurtrières. La forteresse du Louvre, entourée de fossés, fortifiée dans un lieu déjà si fort, s'élevait au centre de la cour comme un géant qui se serait tenu debout au milieu de ses serviteurs agenouillés. Tout était sombre dans le palais, à l'exception d'une seule fenêtre éclairée; c'était celle de la bibliothèque formée par le roi Charles V. Jeanne connaissait parfaitement cette tour, alors habitée par un astrologue en grand crédit auprès du roi, aussi crédule que dévot, aussi dévot que cruel. La lumière, placée à l'intérieur de la bibliothèque, dessinait la silhouette d'une figure d'homme sur le rideau rouge de la croisée. La comtesse regarda longtemps ce profil, et finit par s'assurer qu'elle ne l'avait jamais vu auparavant; puis la lumière disparut, et le Louvre resta plongé dans une complète obscurité. L'humidité froide que ces hautes murailles entretenaient dans ce lieu, le silence troublé seulement par le pas régulier des sentinelles, causèrent à la comtesse un insupportable malaise. Depuis une heure environ, maître Nicolas l'avait quittée pour aller donner avis de sa venue à messire Charles de Melun. Afin de vaincre le frisson qui secouait ses membres, elle s'approcha de l'un des feux, se fit un siège d'un bahut de bois qui était auprès, et cachant sa figure dans ses mains, elle s'abandonna à ses réflexions. Parviendrait-elle à arracher

(1) Aujourd'hui l'hôtel de ville.

son mari à la captivité, peut-être à la mort ? Elle-même sortirait-elle vivante de ce palais ? L'arrivée de Louis de Bourbon, l'ennemi acharné de Charles de Melun, n'était-elle pas une preuve que celui-ci avait été trahi, et qu'il avait tout à craindre de son maître irrité ? Sa présence à elle-même en ce lieu, prouvant ses intelligences avec le gouverneur de Paris, pouvaient devenir une accusation terrible contre ce favori disgracié, et être le signal de la perte du comte de Dammartin ? Les rugissements des bêtes féroces entretenues dans la ménagerie du Louvre interrompirent ces tristes pensées, ou plutôt semblèrent leur répondre d'une façon menaçante. Jeanne de Charlus se leva, regarda autour d'elle avec effroi... Elle était seule, et le beffroi de la tour sonnait minuit.

« Vous êtes glacée, noble dame, lui dit à voix basse Nicolas, qui, dans l'ombre, venait de se glisser près d'elle. — Oui, j'ai froid ; et puis, ajouta-t-elle en passant la main sur son front, les cris horribles de ces animaux, le souvenir de ce meurtre commis sur la rivière ; l'heure, le lieu, que sais-je ?... j'ai peur !... — On aurait peur à moins, noble dame. Le roi a des soupçons ; Louis de Bourbon fait épier Charles de Melun mon maître par ses satellites... N'importe, il faut vous préparer à jouer votre rôle de béguine ; tout va dépendre de votre présence d'esprit. — Ah ! j'en aurai, Nicolas, je te le promets. — Venez donc, madame ! mon maître vous attend en la compagnie de monseigneur Louis de Bourbon. »

Nicolas conduisit la comtesse par des passages étroits et voûtés jusqu'à une porte dérobée, à laquelle il frappa discrètement ; cette porte s'ouvrit, et laissa voir une salle magnifique, éclairée avec tant de splendeur que la comtesse de Dammartin en demeura un instant éblouie. Le dôme de cette vaste pièce représentait le firmament ; la lune et les étoiles y brillaient sur un fond bleu d'azur. Un peintre, habile pour le temps, avait représenté sur les lambris une forêt

habitée par des animaux sauvages ; les quadrupèdes se tenaient à l'ombre des arbres, dont les branches étaient couvertes d'oiseaux de toute espèce et au riche plumage. Au milieu de la salle on voyait un dressoir couvert d'argenterie d'une grande richesse ; à peu de distance, une table devant laquelle deux hommes étaient assis. Un peuple de valets, de pages, d'écuyers à la livrée de Bourbon, s'agitaient dans cette vaste pièce, dont la richesse éclatante contrastait avec la sombre majesté de l'extérieur. Les yeux de la comtesse de Dammartin se portèrent naturellement sur celui des convives qui se trouvait placé en face de la porte par laquelle elle entrait : c'était un homme maigre, au teint olivâtre, aux cheveux, à la moustache d'un noir de jais ; il était armé de toutes pièces, sauf le casque et les gantelets, qu'un page tenait derrière lui ; à côté du page était un de ses écuyers qui portait l'écusson aux armes de son maître, et Jeanne eut peine à retenir un sourire de mépris en voyant avec quelle outrecuidance Louis de Bourbon étalait la barre d'illégitimité qui traversait ses armes, qu'il n'avait pas, comme le brave Dunois, anoblies par ses hauts faits.

Charles de Melun était tout autre que l'amiral de Bourbon : sa face ronde et fleurie témoignait de son goût pour les plaisirs de la table ; au lieu d'une cuirasse, il avait, par-dessus son pourpoint, une robe légère en soie noire brochée d'or. Ses gros yeux feignaient de ne voir que ce que son nez touchait ; mais, parfois, ils devenaient aussi clairvoyants que ceux d'un lynx, car il était impossible d'échapper à la pénétration du gouverneur de Paris. A voir son bon appétit et l'air de belle humeur de sa figure fleurie, on aurait cru que cet homme vivait dans une parfaite insouciance ou n'avait aucun sujet d'inquiétude. Cependant, favori de Louis XI, élevé par ce prince aux plus hautes dignités, il sentait le terrain de la faveur manquer sous ses pieds ; connaissant

son maître, et pour se sauver de la ruine qu'il prévoyait, il osait lutter d'astuce avec lui, entassait intrigue sur intrigue, trahissait tour à tour amis et ennemis. Il avait comploté, le matin même, de livrer Paris aux seigneurs armés pour la ligue du *Bien public*, et venait de faire noyer le conseiller du parlement Jehan le Boulanger, qui, à son instigation, avait parlé à l'hôtel de ville de la nécessité d'engager le roi à rétablir la paix du royaume en satisfaisant aux demandes de la noblesse. C'était ainsi que Charles de Melun cherchait à procurer la liberté du comte de Dammartin, après avoir été l'un des principaux instruments de la disgrâce de ce ministre de Charles VII. En ce moment, la présence de Louis de Bourbon portait un coup terrible aux projets du gouverneur, et jetait son esprit dans d'étranges perplexités; mais il n'en témoignait rien, mangeait d'action, la tête baissée sur son assiette, et ne s'interrompait que pour dire quelque joyeux propos, ou se faire servir à boire par un page qui se tenait près de lui, l'aiguillère constamment levée : « Eh bien ! la béguine, c'est donc vous qui guérissez les aveugles ? dit-il en s'adressant à la comtesse de Dammartin, avec autant d'aisance que s'il ne se fût pas douté de ce qu'elle était. Vous aurez fort à faire en cette ville, je vous en préviens ! tous les maris d'abord, puis messieurs de la justice, qui parfois y voient trouble, les Bourguignons, qui voient de la raison chez le comte de Charolais et de la probité chez le comte de Saint-Paul... » Jeanne l'interrompit. « J'espère, monseigneur, guérir les plus pauvres et les plus affligés, par mes prières et avec le secours de Dieu. — Vraiment ! repartit Louis de Bourbon en jetant sur la comtesse un regard d'épervier qui fascine sa proie. Celui dont vous parlez ne vient en aide qu'à ses serviteurs. — Ainsi donc, la belle fille, reprit Charles de Melun, tu consentirais à faire l'essai de ta science sur l'un des prisonniers de la Bastille ? — Oui, monsei-

gneur. — Songes-y bien !... le roi notre sire sera ici après-demain au point du jour, et si, en sa présence, tu es atteinte et convaincue de jonglerie, tu risques fort de ne point voir se rouvrir les portes qui se seront fermées derrière toi ! — Il en sera ce que Dieu voudra. — La cure va être merveilleuse, et j'ai envie d'y assister, dit l'amiral. — La présence de ceux qui consultent les astrologues et les sorciers ne saurait aider à un tel mystère, » repartit Jeanne, se rappelant tout à coup la silhouette qu'elle avait remarquée sur le rideau rouge de l'astrologue. Louis de Bourbon se mordit les lèvres, il n'avait fait confidence à personne de sa visite à la tourelle. « Saint-Héreme, dit-il en désignant son écuyer, pourrait accompagner cette fille, et ne la pas quitter. » La présence d'esprit de la comtesse et sa connaissance des intrigues multipliées qui s'ourdissaient de toutes parts, conjura encore ce danger. « Saint-Héreme ! répondit-elle d'un air inspiré, il sera mort demain ! Avez-vous donc oublié que, lorsque vous, Louis de Bourbon, vous avez traité avec la ligue du *Bien public*, tout en marchandant avec le roi le prix de votre défection, c'est Saint-Héreme qui, sous votre nom et avec vos armoiries, a trompé l'évêque d'Arras par un faux serment ? Mais on ne survit qu'un an au parjure, quand on a juré sur la croix de saint Lô. — Cette femme est sorcière ! » s'écria l'amiral en se levant de son siège, tandis que le malheureux Saint-Héreme avait peine à maîtriser son émotion. Pendant tout ce colloque, messire Charles de Melun avait fort tranquillement continué son repas; mais il ne put maîtriser l'hilarité que lui inspira le trouble de Louis de Bourbon en voyant son intrigue divulguée. « Comment, monseigneur, vous en étiez aussi !... Tant mieux !... Plus on est de fous, plus on rit; quand toute l'école est en révolte, le maître n'a plus assez de verges pour fouetter. — Trêve de plaisanteries, interrompit l'amiral; je vous dis que

cette femme mérite le feu pour prix de ses infâmes calomnies. — Ce n'est donc plus une sorcière?... Mais n'importe... il me semble que le cachot de la Bastille, où elle aspire, nous la rendra quand nous serons fixés sur ce qu'elle est. La porte est solide, la fenêtre élevée de plus de quatre-vingts pieds au-dessus du sol, le gouverneur est de vos amis, monseigneur : que craignez-vous jusqu'à l'arrivée du roi ? D'ailleurs, ajouta Charles de Melun, baissant la voix, en agissant de la sorte les échos de cette salle ne pourront pas dire à notre sire que nous avons cherché à faire disparaître un témoin de certain serment... Le roi ne plaisant pas à cet égard... Il a une grande vénération pour saint Lô ! — Donnez à cette femme un logis au Louvre pour cette nuit, et demain je la conduirai moi-même à la Bastille, » répondit l'amiral.

La comtesse s'apprêtait à sortir, Charles de Melun la rappela. « Un instant, la béguine ; voyez donc ce que j'ai à cette main ; depuis plus de six mois elle est lourde et enflée. » Jeanne se baissa sur la main que lui présentait Charles de Melun : « Répétez avec moi le *Confiteor* et le *Credo*, lui dit-elle ; la prière seule peut dessiller mes yeux. » Et tous deux, murmurant des paroles à voix basse, comme s'ils priaient, commencèrent cet entretien. « Ne restez pas ici, il y va de votre vie. — Comment sortirai-je ? — En montrant ma bague. — Où irai-je ? — A l'église Saint-Paul, où l'on vous attend. Mais ne prenez pas de compagnon, ce serait me perdre sans vous sauver. — Et si je m'égare en route ? — Marchez toujours vers le levant. — Si l'on m'arrête ? — Montrez votre sauf-conduit : je suis encore gouverneur de Paris. — Si l'on n'en tient compte ? — Défendez-vous ! » A ces mots, Jeanne sentit un frottement entre son bras et celui de Charles de Melun ; elle comprit que, de la main qu'il avait libre, il cherchait la sienne... elle la lui tendit, et reçut un long stylet qu'elle fit glisser dans sa manche.

« Il vous faut bien du temps pour réciter vos oraisons, dit Louis de Bourbon, que ce conciliabule mettait en défiance. — Écoutez donc ! répondit Charles de Melun, la béguine a mis là ma mémoire à une rude épreuve ! Le *Credo* et le *Confiteor* ! les deux choses qu'on oublie le plus vite... Mais nous avons fini. Eh bien ! continua-t-il tout haut, crois-tu à ma guérison ? — Je la demande au ciel, monseigneur. — C'est là tout ce que tu peux me dire de consolant ? — Si votre cœur a jamais eu un sentiment de droiture et d'humanité... si cette main s'est jamais armée pour protéger l'innocence... vous recouvrirez la santé, le jour du triomphe des justes. — Peste ! c'est long et douteux, ma mie. Nicolas, reconduis-la au logis, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois. Et nous, dit-il au duc, buvons de ce bon vin d'Orléans, à la santé du roi notre sire et de la belle fiancée de Louis de Bourbon, amiral de France ! »

« Quoi ! madame, vous partez seule ? lui dit Nicolas en la reconduisant. — Il le faut, laisse-moi, on nous épie. — Que Dieu vous protège ! — C'est en Dieu aussi qu'est tout mon espoir. »

La garde du pont-levis, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, ne fit aucune difficulté, à la vue de la bague du gouverneur, de laisser sortir la comtesse. Une fois libre, elle marcha rapidement devant elle, se dirigeant sur les étoiles, de manière à maintenir sa route vers l'est. La Bastille Saint-Antoine fermait Paris au levant, comme le Louvre le défendait au couchant ; outre les grands enclos qui entouraient les palais des princes et les monastères, cette partie de l'enceinte au nord de la Seine enfermait de vastes terrains livrés à la culture.

Jeanne recherchait de préférence ces espaces découverts, afin d'éviter de se détourner à chaque instant, soit pour suivre les sinuosités des rues tortueuses, soit pour éviter les chaînes que les bourgeois avaient tendues dans plusieurs. Arrivée aux *Cultures-Sainte-Catherine*,

elle suivait rapidement un sentier tracé entre deux champs de blé, lorsqu'elle s'aperçut qu'on marchait obstinément derrière elle; elle voulut presser sa course; mais celui qui la suivait gagnait toujours sur elle; quelques pas encore, il l'aura joint... A l'angle du champ, Jeanne se retourne pour voir à quel ennemi elle a affaire, et, à la lueur incertaine des étoiles, elle reconnaît Saint-Héreme, dont la main se posa sur son épaule gauche, comme une pince de fer... Il n'y avait pas à hésiter... c'était la vie ou la mort... Jeanne lance son stylet de la main droite, l'arme frappe en pleine poitrine... Saint-Héreme ne pousse qu'un cri sourd, et tombe en entraînant sur lui la comtesse de Dammartin; mais les muscles d'abord crispés par la douleur se détendent à mesure que la vie s'échappe, Jeanne est libre!... Cependant un meurtre est une chose horrible!... Celui-ci ne fut pas plus tôt commis, que la comtesse, saisie d'effroi, se mit à courir sans autre pensée que celle de fuir la présence de ce cadavre qu'elle avait fait. Le ciel voulut qu'elle ne se détournât pas trop de son chemin, et l'aube du jour naissant blanchissait l'Orient lorsqu'elle tomba épuisée de fatigue et de douleur sur les marches de l'église Saint-Paul (1). « Ah! vous voilà enfin! s'écria un moine en s'élançant vers elle. — Je n'espérais plus vous revoir, beau neveu, lui répondit la comtesse. Il m'en a coûté cher pour arriver jusqu'ici! — Mais enfin vous y êtes, et tout prospère à nos vœux, reprit Jean Vigner, chanoine de Saint-Paul, et neveu du comte de Dammartin. Cinquante de nos amis bien armés sont cachés dans l'île des Ormes (2). J'ai une corde à nœuds

pour descendre dans le fossé; une plus longue corde sera jetée à la fenêtre de mon seigneur et oncle; la sentinelle qui se trouvera sur la plate-forme ne verra rien; elle s'y est engagée par serment. Voilà une lime à l'épreuve, elle userait le diamant, et les barreaux de la fenêtre sont déjà rongés par la rouille. — Hélas! hélas! Jean, vous ne savez donc pas que demain à cette heure le roi, que l'on croyait retenu devant Moulins, sera ici; Charles de Melun est relégué au Louvre, l'amiral de Bourbon commande à la Bastille... sans pouvoir rien comprendre de mes projets, il me soupçonne, et je n'ai plus aucun secours pour pénétrer auprès du comte de Dammartin. Mon Dieu! Dieu de justice et de miséricorde! permettez-vous donc qu'une tant loyale entreprise échoue si près du dénouement! Mon Dieu! ayez pitié des larmes d'une épouse, secourez le zèle de parents, d'amis, de vassaux, prêts à donner leur vie pour sauver celle du plus vertueux de vos serviteurs! »

La comtesse faisait cette ardente prière à genoux devant l'image du Sauveur. En se prosternant, elle sentit entre la terre et sa jupe un corps étranger; elle regarda en hésitant, craignant de voir quelque objet horrible... peut-être le fer qui a frappé Saint-Héreme... Non!.. ce qui la gênait était un sceau en cire auquel pendait une bande de parchemin avec ces deux mots écrits d'une écriture difforme: « Laissez passer! » Le sceau de Louis de Bourbon, que portait Saint-Héreme, s'était miraculeusement attaché aux vêtements de la comtesse dans sa chute avec lui.

« Dieu le veut! » s'écrie-t-elle, subitement ranimée par cette preuve éclatante de la protection du ciel. Et la comtesse de Dammartin ne songe plus qu'à l'accomplissement de ses projets.

La Bastille Saint-Antoine, construite selon les principes des fortifications de cette époque, offrait à l'œil une masse de pierres inexorable, flanquée de quatre tours rondes, peu saillantes. La porte basse, voûtée,

(1) Cette église est celle que nous voyons encore rue Saint-Antoine.

(2) Qui est devenue depuis l'île Louviers. Au temps de Louis XI, elle était encore couverte d'un bois très-épais, ainsi que le bord de la rivière, depuis Bercy jusqu'au quai des Ormes. Un de ces beaux arbres est resté longtemps devant le portail de Saint-Gervais.

défendue par une herse formidable et des engins de toutes sortes, conduisait à une cour où regardaient les fenêtres de divers logements; il n'y avait d'ouvertures à l'extérieur que des meurtrières ou des fenêtres armées de barreaux de fer, encore étaient-elles placées à plus de quatre-vingts pieds de la terre. Le château, bâti sur un massif de pierres, était entouré d'un fossé profond, mais dans lequel il n'y avait en été que cinq à six pieds d'eau; des canons de bois placés sur les plates-formes des tours menaçaient de leurs bouches béantes l'ennemi, quel qu'il fût, qui tenterait d'approcher de la place, et des soldats veillaient jour et nuit sur les remparts.

Telle était la prison de laquelle Jeanne de Charlus avait résolu d'arracher son mari. Jean Viguer lui procura une cape de paysanne, qui lui servit à cacher ses vêtements tachés du sang du malheureux Saint-Héreme; et deux heures après elle entra, accompagnée du gouverneur de la Bastille, dans la prison où depuis trois mois le comte de Dammartin jouait le rôle d'aveugle, attendant sa délivrance de ce stratagème, sans pouvoir comprendre comment elle s'opérerait.

« Vous voulez rester ici vingt-quatre heures? dit le gouverneur à la fausse béguine. — Oui, messire. — Seule avec le prisonnier? — Seule. Si même durant ce temps un imprudent venait interrompre mes prières, il perdrait la vue aussitôt; j'en ai la parole de sainte Agathe, la protectrice des aveugles, et de saint Jean, mon patron, qui ne m'ont jamais trompée. — Et demain le prisonnier aura recouvré la lumière? — Oui, demain, ou jamais. — Et si à pareille heure vous n'avez pas réussi? — Je me soumettrai au châtimement dû à ma témérité. — Il ne vous manquera pas, soyez-en sûre! » En disant ces paroles, le gouverneur sortit de la prison, dont le geôlier ferma les triples portes en faisant retentir les serrures et les verroux avec un bruit effroyable.

Le comte et la comtesse demeurés seuls se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ce

premier moment d'effusion passé, ils se mirent à l'ouvrage sans perdre de temps; ils limaient les barreaux tour à tour, car la comtesse ne manquait pas plus de vigueur que de courage et de volonté.

Le corps de Saint-Héreme, rapporté au Louvre, y causa de la surprise et de l'effroi, non que les assassinats fussent rares à cette époque, mais à cause des circonstances qui avaient accompagné celui-ci. L'amiral et ceux de ses gens témoins de la scène de la veille se rappelèrent en tremblant la prédiction de la béguine touchant la mort de Saint-Héreme, et Charles de Melun trouva en son cœur que, pour une noble dame dont les mains n'avaient jamais manié que l'aiguille ou le fuseau, la comtesse de Dammartin avait vaillamment accompli cette prédiction sinistre.

Le mécontentement et la terreur secrète qu'éprouvait Louis de Bourbon au sujet de Jeanne augmentèrent encore lorsqu'il apprit qu'elle était entrée dans la Bastille et s'était fait introduire auprès du comte de Dammartin sur un ordre émané de lui, Louis de Bourbon. « C'est un complot, s'écria-t-il. Saint-Héreme a été assassiné par les complices de cette femme. » Il se rendit à la Bastille : « Qu'on arrache la béguine de cette prison, dit-il au gouverneur; qu'elle soit à l'instant mise à la question, et que la torture lui fasse avouer tous ses crimes... Vous hésitez, je crois!... »

L'amiral, comme tous les ministres de Louis XI, était fort redouté; mais Jeanne avait menacé de cécité quiconque viendrait la troubler, et personne n'était tenté de courir ce risque, surtout depuis que l'une de ses prophéties s'était déjà vérifiée. Louis de Bourbon, les voyant tous tremblants, arracha les clefs au gouverneur dans un mouvement d'impatience, dont il ne tarda pas à se repentir. « Cette béguine est peut-être complice des ennemis du roi, pensait-il en lui-même; mais aussi c'est peut-être une sorcière, ou une sainte femme aimée des anges du ciel. Dans ce dernier

Cas, je m'expose à perdre la vue en affrontant sa colère; tandis que s'il ne s'agit que de conspiration, je ne risque rien en la laissant vingt-quatre heures enfermée sous trois serrures dans le cachot le plus fort de la Bastille. » Les cloches sonnant à toutes volées sauvèrent à Louis de Bourbon l'embarras d'un discours rétrograde; elles saluaient l'arrivée de Louis XI, devançant d'un jour le moment marqué pour son retour; le roi faisait son entrée dans Paris par la porte Saint-Victor, et ces manières étaient trop familières à ce prince pour qu'aucun de ses serviteurs en fût surpris. L'amiral remit les clefs au gouverneur, en lui recommandant bonne garde à l'entour de ses prisonniers, et sortit afin de prendre les ordres de Louis XI au sujet de ces nouveaux événements. Mais il ne put être introduit tout de suite auprès du roi, lequel s'était rendu, en arrivant, à la maison aux Piliers, où il avait mandé *ses compères* les échevins, pour conférer avec eux de l'état de la ville. Cette sorte de conseil, où chacun disait son avis en français ou en latin, avec grand étalage de savoir et d'éloquence, dura toute la journée; la nuit était close lorsque Louis de Bourbon joignit le roi à l'hôtel Saint-Paul.

Pendant que leur sort était ainsi agité et leur ennemi capital à portée presque du geste et de la voix, le comte et la comtesse de Dammartin continuaient à scier les barreaux de leur prison. Dès que le couvre-feu eut fait rentrer les habitants dans leurs maisons, Jean de Viguer et son cousin, Pierre de Jaucourt, en habit ecclésiastique, se rendirent hardiment vers le fossé de la Bastille: les deux vedettes furent égorgées, et la sentinelle, qui était un serviteur de la maison de Charles de Melun, ne donna pas l'alarme. Jean de Viguer, qui, bien que moine et devant être un jour évêque, surpassait en vigueur et en intrépidité le chevalier de Jaucourt, descendit dans le fossé en s'aidant de la corde que l'autre lui tenait du haut du rempart, et marcha ensuite vers

le château, ayant de l'eau jusque par-dessus les épaules. Arrivé à une bonne distance, et les signaux échangés, il lança, de toute la vigueur de son bras, la seconde corde, à laquelle il avait attaché une pierre; elle entra dans la prison du comte de Dammartin par la fenêtre dont on venait d'enlever les barreaux. Le comte et la comtesse attachèrent solidement cette corde à un tronçon de barreau scié exprès à quelques pouces de l'appui de la fenêtre. Il s'agissait ensuite de se confier à ce tremblant soutien pour entreprendre une descente de plus de quatre-vingts pieds. Le comte la tenta le premier; comme il était d'une forte corpulence et la fenêtre étroite, il éprouva quelque peine à en sortir; l'effort qu'il fut obligé de faire lui fit manquer un instant l'équilibre, et arracha un cri d'angoisse à Jeanne... mais avec beaucoup de sang-froid il ressaisit la corde et commença à descendre rapidement. La sentinelle, ainsi qu'il en était convenu, ne voyait toujours rien; d'ailleurs, la nuit très-obscur pouvait lui servir d'excuse. Jean Viguer attendait son oncle au pied de la tour; le comte étant de petite taille, Jean le prit sur ses épaules et le porta de l'autre côté du fossé, où l'attendait le chevalier. Pendant ce voyage, Jeanne avait commencé à descendre; ainsi lancée dans l'espace, son cœur se serra, ses oreilles tintèrent, ses tempes battirent violemment... mais elle ne perdit pas courage; la peau de ses mains restait attachée à cette corde humide du sang de son mari; elle n'avait plus aucune conscience de la marche du temps, il lui semblait qu'elle traversait l'éternité... cependant elle descendait toujours... ce ne fut qu'à l'avant-dernier nœud que, ses forces trahissant sa résolution, elle se laissa tomber dans le fossé. Le bruit de sa chute attira Jean Viguer, qui revenait vers elle. Le brave chanoine la tira de l'eau; et comme elle n'aurait pas été en état d'exécuter l'ascension qui lui restait à tenter pour sortir du fossé, Jean la posa sur son épaule, en lui recommandant de s'y tenir le mieux

possible, et il commença à monter pendant que le comte et Pierre de Jaucourt retenaient de toutes leurs forces la corde entraînée par cette double charge.

La fraîcheur de l'eau avait ranimé la comtesse; la joie de voir son mari en liberté acheva de lui rendre ses forces; tous quatre, se prenant par la main, se mirent à courir vers la Seine, où leurs amis, sortis de l'île des Ormes, les attendaient avec des chevaux sellés. Au moment où les fugitifs mettaient le pied à l'étrier, une grande lueur éclaira la chambre que le comte de Dammartin venait de quitter; le canon de la Bastille tira dans la direction de l'île des Ormes; celui de la tour Billy, bâtie à la pointe orientale de l'île Notre-Dame, lui répondit... mais toute cette artillerie ne fit qu'un vain bruit... le comte, ni pas un de ses compagnons ne furent atteints; ils partirent tous au grand galop, bannière haute, et répétant le cri de ralliement des seigneurs ligués pour le *Bien public*.

Quelques mois plus tard, le roi, découragé par le succès douteux de la bataille de Montlhéry, négociait la paix avec ses sujets révoltés. Le traité de Conflans rendit au comte de Dammartin ses biens confisqués et les honneurs qui lui avaient été enlevés; mais Charles de Melun perdit la faveur du roi, et en même temps sa liberté et sa fortune, qui devint la proie de Louis de Bourbon.

Quant à la vaillante comtesse, à qui son mari devait tant, elle rentra modestement dans son manoir, reprit l'aiguille et le fuseau, et forma le caractère de ses enfants, garçons et filles, sur ce beau dicton de la chevalerie française : *Noblesse oblige !*

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

M^{me} et M^{lle} Deshoulières.

Antoinette du Ligier de la Garde, qui fut depuis madame Deshoulières, naquit à Paris vers l'an 1634, d'un chevalier de l'ordre du Roi, successivement maître d'hôtel des reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche.

« La nature, dit un des contemporains de la femme célèbre dont nous nous occupons, prit plaisir à rassembler en mademoiselle de la Garde les agréments du corps et de l'esprit, à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avait une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel, des manières nobles et prévenantes, quelquefois un enjouement plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce qui n'est pas ennemie des plaisirs; elle dansait avec justesse, montait bien à cheval et ne faisait rien qu'avec grâce. »

A son entrée dans le monde, mademoiselle de la Garde dut lire les romans de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéri, qui alors étaient considérés comme l'école de l'esprit et de la politesse; mais cette fade lecture l'eut bientôt dégoûtée; elle se mit à étudier avec ardeur la langue italienne, la langue espagnole et même le latin. Douée d'une facilité prodigieuse, les auteurs les plus estimés de ces trois beaux idiomes ne tardèrent pas à lui devenir familiers; sa vocation se manifesta d'abord par une prédilection marquée pour les poètes.

Un versificateur fort à la mode vers le milieu du dix-septième siècle et aujourd'hui totalement oublié, d'Hesnault, lui apprit les règles de la poésie française; elle nous dit elle-même :

« Dès mes plus jeunes ans, dans le sacré vallon,
« A cueillir des lauriers je me suis amusée..

Effectivement, elle avait alors quinze ans

à peine, et loin de se livrer follement à la dissipation, ou même aux plaisirs de son âge, elle travaillait sans cesse, comme nous l'apprend une lettre de ce même poète, d'Hesnault, dont nous citerons ce fragment.

« Tout le monde vous admire, jeune Sapho; mais personne ne s'avise de vous plaindre. Pour moi, je vous plains du moins autant que je vous admire. Les faveurs d'Apollon vous coûtent si cher, que je ne saurais croire qu'on soit sage quand on vous les envie... Vous n'êtes pas un quart d'heure le jour sans travailler... Dites-moi, je vous prie, toute votre jeunesse se passera-t-elle entre la rime et la raison? N'êtes-vous point rebutée d'avoir si souvent la peine de les remettre bien ensemble? Et faut-il que pour les accorder vous vous brouilliez avec le monde et ses plaisirs?... »

Quoi qu'il en soit, à dix-sept ans on maria mademoiselle de la Garde à Guillaume de la Fon de Boisguérin, seigneur Deshoulières. C'était un bon officier d'infanterie, un ingénieur distingué; il était âgé d'environ trente ans, et s'était acquis l'estime et l'affection du grand Condé, sous les ordres duquel il avait atteint un grade supérieur. Peu de temps après son mariage, M. Deshoulières dut rejoindre le prince en Guyenne, et bientôt les troubles de la Fronde les chassèrent tous deux de France. Le prince fut nommé généralissime de l'armée espagnole en Flandre, et M. Deshoulières suivit sa fortune.

Pendant ce temps, madame Deshoulières vivait retirée chez ses parents, attendant pour rejoindre son mari qu'il eût une position stable; tous ses loisirs se passaient entre la poésie et de plus fortes études, des études philosophiques qu'osaient aborder à peine quelques hommes supérieurs.

Son mari ayant été nommé major de Rocroi après la prise de cette ville, elle le rejoignit, et resta près de lui deux années, au bout desquelles le soin de leurs affaires

pécuniaires l'obligea de se rendre à la cour de Bruxelles.

C'était une jeune et brillante cour, où les plaisirs passaient avant les affaires. Des princes et des princesses espagnoles et flamandes y rencontraient d'élégants frondeurs qui s'efforçaient de leur inculquer les belles manières de la cour de France, qui, bien qu'elles fussent réservées, n'en semblaient pas moins quelque peu légères aux *doñas* espagnoles, habituées à la rigoureuse étiquette de la cour de Madrid.

Quand madame Deshoulières arriva à Bruxelles, elle avait vingt ans et se trouvait dans toute la fleur de sa beauté; elle se vit accablée d'hommages, parmi lesquels nous devons citer ceux du grand Condé. Bien que privée de protecteur et livrée à elle-même, madame Deshoulières sut se conserver pure au milieu d'une cour où semblaient l'attendre mille dangers; mais il en était un sur lequel elle n'avait pas dû compter, et ce fut celui-là qui l'atteignit.

Elle était venue à Bruxelles pour solliciter le paiement des appointements de son mari, qui, obligé de faire à Rocroi des dépenses considérables à cause de sa charge même, et privé de tous ses biens en France comme rebelle, ne savait plus où donner de la tête. Fut-ce à la vivacité de ses instances, fut-ce au mécontentement personnel du prince de Condé que madame Deshoulières dut attribuer la catastrophe que nous allons raconter... le fait est qu'un jour la belle jeune femme disparut de cette cour dont elle faisait l'ornement, et fut conduite, comme prisonnière d'état, au château de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles.

Les ordres étaient sévères; on parlait même de faire périr cette noble femme, coupable d'avoir plaidé trop chaudement la cause de son mari, coupable aussi peut-être de lui être restée fidèle... Madame Deshoulières n'eut pas trop de tout son courage pour ne pas succomber dans la longue épreuve qu'il lui fallut subir; son innocence la soutint; et la lecture de l'Écriture

sainte et des Pères de l'Eglise fut sa consolation pendant les huit mois que dura sa captivité.

Elle en fut tirée de la façon la plus romanesque. M. Deshoulières, après avoir tenté en vain d'obtenir légalement la liberté de sa femme, se rendit à Vilvorde avec quelques soldats dévoués, et s'étant introduit dans la forteresse sous prétexte d'un ordre du prince de Condé, il enleva sa femme et se réfugia en France avec la prisonnière qu'il avait délivrée, ni plus ni moins qu'un héros de ces romans de chevalerie alors tant à la mode.

Le roi venait d'accorder une amnistie à ceux qui voulaient revenir; M. Deshoulières en profita et reçut le grade de maréchal de bataille, sans que pour cela sa fortune fût en meilleur point.

L'héroïne d'une aventure comme celle du château de Vilvorde ne pouvait manquer d'exciter un vif enthousiasme : la beauté et les charmes de l'esprit de madame Deshoulières y ajoutèrent encore ; bientôt elle se vit accablée d'éloges en prose et en vers. Les portraits étaient alors à la mode ; c'était un jeu d'esprit, coquet et galant, fort en rapport avec les habitudes de l'élégante cour du jeune Louis XIV ; on fit de nombreux portraits de madame Deshoulières ; le plus gracieux fut celui du chevalier de Grammont, suggéré par le grand Condé. La jeune muse sentit le danger d'y répondre et s'en abstint ; mais longtemps elle porta le prénom d'Amarillis, que lui donnait ce portrait, et que plus tard elle échangea contre celui de Télémaque.

Cependant les jolis vers allaient leur train ; et nous citerons ici le sonnet sur l'or, qui parut en 1670, et établit la réputation poétique de madame Deshoulières :

SONNET EN BOUTS RIMÉS,

SUR L'OR.

Ce métal précieux, cette fatale
Qui vainquit Danaë, peut vaincre

pluie
l'univers ;

Par lui les grands secrets sont souvent découverts,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il n'essuie.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous fuie,
Les plus grandes cités deviennent des déserts,
Les lieux les plus charmants sont pour nous des enfers,
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous ennuie.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un lézard,
Pour les plus grands défauts c'est un excellent fard ;
Il peut en un moment illustrer la canaille ;

Il donne de l'esprit au plus lourd animal ;
Il peut forcer un mur, gagner une bataille,
Mais il ne fit jamais tant de bien que de mal.

Elle avait grandement raison de se plaindre de l'or, ou du moins de la fortune. Hélas ! la pauvre muse était souvent obligée de quitter le Parnasse pour s'occuper de ses affaires, qui allaient toujours en empirant ; leur état devint même si déplorable qu'elle se vit forcée, afin d'éviter les rigoureuses poursuites des créanciers de son mari, de se faire séparer de biens avec M. Deshoulières, qui abandonna ce qu'il possédait à ses créanciers. Obligé de prendre constamment du service actif, il vivait presque toujours éloigné de sa femme, et donna lieu ainsi à plus d'une plainte en vers. Une lettre en chanson, à la date de 1677, dit sur un air du temps :

Si l'on osait aux époux
Ecrire d'un style doux,
Je pousserais des hélas !
.....
Le bon air ne le veut pas.

La réputation poétique de madame Deshoulières était grande longtemps avant qu'elle songeât à publier ses poésies : elles couraient manuscrites ; beaucoup se sont perdues, et nous n'en avons aucune d'une date antérieure à 1658, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, époque à laquelle madame Deshoulières versifiait depuis plus de huit années. Les premiers vers qui aient été imprimés le furent en 1672, dans le *Mercure galant*. La nouvelle Sapho, comme on disait alors, avait atteint sa trente-huitième année. Ce fut vers ce temps qu'on voulut l'associer à une sorte d'académie libre, qui s'assemblait chez l'abbé d'Aubignac ; mais la mort de cet abbé dispersa la

société avant l'admission de madame Deshoulières.

Elle était alors fixée à Paris, mais faisait de fréquents voyages, pendant l'un desquels il lui arriva une aventure bizarre que nous raconterons comme attestant son courage. C'était à vingt lieues de Paris; elle se trouvait chez des amis, dans un château, où on lui parla d'une chambre hantée par un fantôme et abandonnée à cause de cela. Madame Deshoulières, qui n'était ni crédule ni superstitieuse, demande qu'on dresse son lit dans cette chambre; rien ne peut l'empêcher de tenter une aventure qu'on lui dit dangereuse, mais dont son bon sens l'avertit qu'elle n'a rien à redouter. Elle se couche sans garder de lumière, et sans les pistolets dont n'eût pas manqué de se munir une femme plus romanesque, plus crédule, et moins véritablement courageuse. Elle dormait d'un assez bon sommeil, lorsqu'au milieu de la nuit elle entend ouvrir sa porte; quelque chose entre, et madame Deshoulières remarque à part soi, que contre la coutume des esprits, le spectre a la marche lourde et embarrassée; du reste pas de bruit de chaînes, pas de long voile blanc, rien de ce qui constitue l'attirail obligé d'un fantôme de bon aloi. Elle parle, un sourd grognement est la réponse; une personne mieux disposée n'eût pas manqué de prendre ce grognement pour un soupir, sinon pour un sanglot. Une table est renversée au pied de son lit, ses rideaux s'entr'ouvrent, et un guéridon placé dans sa ruelle est bouleversé avec fracas. Le fantôme approchait; sans se laisser dominer par la peur, madame Deshoulières allonge vaillamment le bras pour toucher son ennemi; elle saisit une oreille qu'elle sent longue et velue; prendre l'autre fut l'affaire d'un instant; et, voulant bien connaître à qui ou à quoi elle avait affaire, elle eut la patience de tenir ainsi jusqu'au point du jour le fantôme... Ce n'était qu'un gros chien fort pacifique qui, n'aimant pas à coucher à l'air, avait coutume

de venir chercher un abri dans cette chambre, dont la serrure ne fermait pas, et qui n'avait qu'à pousser la porte pour entrer.

Mais revenons à Paris avec madame Deshoulières, et voyons-la figurer dans les grandes batailles littéraires du temps. Ce fut d'abord la fameuse querelle des anciens et des modernes, où Boileau, combattant pour les anciens, blessait mortellement ses adversaires sans pouvoir ni les convaincre ni les amener à se déclarer vaincus.

L'origine de cette querelle fut une inscription destinée à un arc de triomphe qui n'a jamais été élevé; et pour cette inscription aussi bien que pour celles de la galerie de Versailles, à laquelle on travaillait alors, il fallait choisir entre la langue latine et la langue française: les savants soutenaient la première comme plus précise, plus expressive et plus universellement répandue. Les autres, qui étaient aussi des savants, soutenaient la seconde avec raison, ce nous semble; et Louis XIV fut de cet avis, puisqu'il fit effacer les inscriptions latines qu'on avait déjà mises à la galerie de Versailles pour leur en substituer de françaises.

L'autre querelle littéraire fut la comparaison de Corneille et de Racine. Madame Deshoulières, qui, aussi bien que madame de Sévigné, embrassa chaudement le parti du premier, eut le malheur de se montrer pour Racine d'une sévérité qui alla jusqu'à l'injustice. A l'apparition de *Phèdre*, elle fit courir, sans nom d'auteur, un assez mauvais sonnet qu'on retrouve avec peine dans son recueil. Voici le premier quatrain de ce sonnet, qui fait certes moins de tort à Racine qu'à madame Deshoulières:

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien,
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Ces graves disputes qui partageaient la cour et la ville ne prenaient pas tout le temps de madame Deshoulières, son œuvre poétique s'augmentait de jour en jour; ses amis la tourmentaient pour lui faire réunir

en un volume toutes ces pièces éparses; mais elle voulait y ajouter quelques vers à la gloire du roi; elle voulait aussi travailler pour le théâtre, réduit, depuis la retraite prématurée de Racine et du grand Corneille, à des auteurs très-médiocres.

Elle commença par un opéra de *Zoroastre et Sémiramis*, qui n'était pas trop bon : une petite comédie, *les Eaux de Bourbon*, fut ensuite ébauchée, puis abandonnée; enfin en 1680, elle donna sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne une médiocre et romanesque tragédie de *Genseric*, tirée non de l'histoire, mais de l'Astrée de d'Urfé, qui n'eut pas moins de quarante représentations. Ce fut sur cette pièce que Racine fit, dit-on, le sonnet suivant; ce sonnet circula anonyme et peut être considéré comme une assez fidèle quoique fort piquante analyse de *Genseric*.

La jeune Eudoxe est une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une grande diablesse;
Genseric est un roi fourbe et méchant,
Digne héros d'une méchante pièce.

Pour Trasimond, c'est un grand innocent;
Et Sopronie en vain pour lui s'empresse.
Huneric est un homme indifférent,
Qui comme on veut et la prend et la laisse.

Sur tout cela le sujet est traité
Dieu sait comment. Auteur de qualité,
Vous vous cachez en donnant cet ouvrage;

C'est fort bien fait de se cacher ainsi;
Mais pour agir en personne bien sage,
Il nous fallait cacher la pièce aussi.

Madame Deshoulières essaya ensuite une autre tragédie de *Jule-Antoine*, puisée dans la Cléopâtre de la Calprenède, chef-d'œuvre d'un genre détestable; puis, trouvant définitivement que le cothurne la gênait, elle reprit ses sabots afin de retourner à ses moutons, comme le lui avait conseillé un critique bienveillant qui faisait allusion aux charmantes idylles de l'auteur.

Cependant la position gênée de madame Deshoulières ne s'améliorait pas, et pour une personne de qualité elle était dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'en 1688 Louis XIV lui accorda une pension de

deux mille livres. C'est à cette même époque qu'elle publia le premier recueil de ses poésies, auxquelles elle joignit une ode pour laquelle sa fille avait remporté le prix à l'Académie française.

Madame Deshoulières semblait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été lorsque la mort vint lui enlever, d'abord un frère qu'elle aimait chèrement; puis son mari, avec lequel elle vivait heureuse depuis quarante-deux ans.

La succession de M. Deshoulières était tellement embarrassée que ses enfants se virent obligés d'y renoncer. Ce qui restait à sa veuve, outre sa pension, était fort peu de chose; la mort la menaçait elle-même. Depuis onze années elle avait un cancer, et ce fut au milieu des affreuses douleurs qu'il lui causait, qu'elle composa une ode sublime de résignation et de sentiment religieux dont nous citerons quelques fragments :

.....
Seigneur, ne m'abandonne pas,
Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage,
Et que pour me sauver d'un assuré naufrage,
Tu t'es livré, toi-même au plus honteux trépas.
Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,
Soutiens dans ces instants mes forces chancelantes;
Fais que, souffrant pour Toi, mes maux me semblent
Depuis que sous leur faix, languissante, abattue, [doux.
Je n'attends qu'un coup qui me tue,
Quatre fois le soleil s'est éloigné de nous.

.....
Par mille et mille vœux ardents
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune;
Elle a, contre une triste et cruelle fortune,
Besoin de mon secours encor pour quelque temps :
Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,
Je te demande à vivre; exauce ma tendresse :
Si je ne puis pour moi mériter ta bonté,
A tes lois ma famille est soumise et fidèle,
Ah ! Seigneur, par pitié pour elle,
A ce coupable corps redonne la santé !
.....

Ce fut ce sentiment maternel si tendrement exprimé qui lui inspira sa fameuse idylle allégorique, si connue :

Dans ces prés fleuris qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène, mes chères brebis !

dans laquelle elle recommande aux bontés

du roi, sous le nom du dieu Pan, ces chers enfants auxquels la mort allait enlever leur unique protectrice. En effet, ses douleurs augmentèrent sensiblement au mois de janvier 1694; elle se sentait, disait-elle, mourir *imperceptiblement*. Lorsqu'elle vit venir la mort, elle demanda elle-même les sacrements, et, pleine d'une foi chrétienne, elle expira le 17 février 1794, à l'âge de soixante ans.

Il paraît que dans cet âge avancé madame Deshoulières avait conservé les charmes de la figure aussi bien que ceux de l'esprit. Le seul portrait qui nous reste d'elle fut fait par son amie, mademoiselle Chéron, quatre mois seulement avant sa mort. La grâce et une noblesse pleine de bonté sont les qualités distinctives de ce visage qui n'annonce pas plus de quarante ans; les yeux, admirablement fendus, sont d'une finesse remarquable aussi bien que la bouche, et le nez est d'une courbe toute aristocratique.

Les ouvrages de madame Deshoulières peuvent être cités comme des modèles de poésie tendre et naturelle; des badinages sur sa chatte, et sur les chats et les chiens de ses amis, qui ravirent son temps, ne nous semblent que puérils; les fameuses rimes *ailles, eilles, oilles*, etc., ne peuvent être regardés que comme des tours de force; mais il reste assez de l'œuvre de madame Deshoulières pour justifier sa réputation. Une partie de ses vers peuvent être mis au rang de ce que nous avons de

mieux écrit et de plus spirituellement pensé durant ce grand siècle de Louis XIV qui surnomma madame Deshoulières la *dixième muse* et la *Calliope française*.

Sa fille, Antoinette-Thérèse de la Fon de Boisguérin Deshoulières, née à Paris en 1662, se livra aussi à la culture de la poésie, mais elle y réussit moins que sa mère.

Mademoiselle Deshoulières fut véritablement un modèle de piété filiale. Presque sans autre fortune qu'une petite pension que Louis XIV augmenta successivement, elle résolut de payer les dettes de ses parents, et la plus stricte économie ne lui parut pas trop rigoureuse pour accomplir ce devoir.

Un recueil complet des poésies de sa mère, auxquelles elle joignit les siennes, en reconnaissant leur infériorité, fut publié par elle en 1695. Ayant envoyé ce volume à l'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont sa mère était membre, aussi bien que de l'académie d'Arles, elle se vit appelée par les savants italiens à remplacer celle dont la mémoire lui était si chère.

Attaquée de bonne heure du mal qui avait tué sa mère, mademoiselle Deshoulières mourut à l'âge de cinquante-six ans. Elle fut inhumée à Saint-Roch, près de cette mère bien aimée dont on a dit avec justesse qu'elle était en quelque sorte un *diminutif*.

M^{me} PAULINE ROLAND.



SONNET.

A MA SŒUR.

O ma sœur ! sur mon front pâli par la souffrance,
Quand la mort étendait déjà sa froide main,
Dis-moi, quelle était donc la sainte Providence
Qui, veillant sur mes jours, conjura le destin ?

Mais ne serait-ce pas, ma sœur, à ta présence
Que j'ai dû mon salut, quand du soir au matin,
La nuit, à mon chevet, tu pleurais en silence,
Et priais à genoux jusques au lendemain ?

Oui, je crois qu'un regard de la vierge Marie,
Pour bénir ta prière, en me rendant la vie,
Un jour a jusqu'à moi daigné tomber des cieux.

Oui, tes vœux montaient droit aux portes éternelles ;
Et des anges au ciel on exauce les vœux :
D'un ange n'as-tu pas tout, excepté les ailes ?

EUGÈNE GUILLAUME.

Revue des Théâtres.

Jean Lenoir, comédie-vaudeville en 3 actes,
par M. Auvray.

La scène se passe en 1791.

Nous sommes à Guernesey, dans une salle modeste, chez Jacobson, marchand de charbon de terre, vieillard riche autant qu'avare, qui a pris en pension chez lui le comte de Boismesnil, émigré français, et sa fille Alix. Armand Courvil, secrétaire du marquis de Préville, voyant son bienfaiteur faible et souffrant, l'avait suivi en émigration ; le marquis étant mort, Armand, qui sait peindre, emploie son talent pour vivre ; il est reçu chez Jacobson et Alix a éprouvé le désir d'avoir le portrait de son père ; mais malade d'esprit et de corps, le comte s'y serait refusé... cependant comme au milieu du jour il tombe ordinairement dans un profond sommeil, le

jeune peintre a choisi ce moment, et le portrait est presque terminé.

Depuis dix-huit mois que l'émigré demeure chez Jacobson, il ne lui a pas donné d'argent. Forcé de partir subitement de son château de Boismesnil, le comte a caché une cassette contenant 400,000 livres en traites sur Hambourg, Londres et Amsterdam ; il attend que la tranquillité soit revenue en France pour aller chercher son trésor et payer Jacobson ; mais le vieil avare s'impatiente d'attendre ; il va même jusqu'à douter de l'existence de la cassette... Armand, qui admire Alix et honore le digne comte, voyant leur fâcheuse position, se décide à quitter Guernesey pour aller à Londres, où une lettre de recommandation lui donne l'assurance d'utiliser son talent, dont il se propose de consacrer le produit à soulager l'infortune de ceux qu'il aime. Le jeune homme parle de ce projet à Brigett, la gouvernante de Jacobson, qui l'engage à partir tout de suite. « Mais, répond Armand, comment me présenter avec

mes modestes habits ! il me faudrait au moins trente guinées, et je n'ai rien ! — Il ne sera pas dit qu'un brave et habile jeune homme aura manqué sa fortune pour trente guinées, reprend Brigett; je vais les demander à compte sur les gages que M. Jacobson me doit depuis vingt ans. — Oh ! dame Brigett, comptez sur ma reconnaissance !... Vous veillerez sur le comte et sur sa fille, n'est-ce pas ? vous tâcherez de faire prendre patience à votre maître... Vous lui direz que dans tous les cas je répons de la dette du comte... que je l'acquitterai... Ah ! je travaillerai avec tant de courage ! » Tandis que la gouvernante va demander ses trente guinées, qu'Armand va préparer son départ, le comte sort de son appartement plus souffrant qu'à l'ordinaire. Jacobson, qui vient de voir rentrer dans le port un de ses bâtiments richement chargé, n'en est que plus âpre à l'argent; il dit durement à son pensionnaire qu'il ne peut plus le garder chez lui, car il ne pourra de longtemps aller en France y chercher sa cassette. A l'appui de ces dures paroles, il lui donne un journal, et s'éloigne pour compter son or. Alix lit ce journal : « Le général Kellermann va se rendre à l'armée du Rhin, qui vient de soutenir un combat glorieux. » — Que dit donc Jacobson ! voilà une heureuse nouvelle ! s'écrie le vieillard ; continue, mon enfant. — Oh ! non, mon père, je ne lis plus que des poursuites, des proscriptions; et parmi tous ces noms, quelques-uns qui vous sont chers. — Hélas ! et je me plains, moi qui ai pu sauver ma fille !... Ah ! pourquoi n'ai-je pu sauver aussi cette faible partie de ma fortune, qui eût servi du moins à t'assurer un avenir modeste !... Et je puis mourir... te laisser dans la misère... tandis qu'à quelques lieues de moi... en quelques heures... si mes forces me le permettaient... Oui, je le ferai... je le tenterai... Dieu me viendra en aide ! — Que dites-vous ! s'écrie Alix effrayée ; ce serait courir à une mort certaine. Écoutez ! (elle continue le journal) « Le bruit des pré-

» paratifs secrets qui se faisaient en Angleterre pour essayer une descente sur quelques points du littoral français, a mis le comble à l'irritation des esprits, » et la surveillance des côtes s'exerce avec une telle rigueur que tout moyen d'aborder devient désormais impraticable. » La création de bateaux croiseurs qui défendent et surveillent tous les points accessibles, les habitants réunis en milices gardes-côtes qui parcourent nuit et jour les plages et les grèves, l'activité et la vigilance de tous les vrais amis et soutiens de la république, ne laissent aucune chance de salut à quiconque serait assez insensé pour tenter d'approcher. » — Il faudra donc attendre encore ! dit le comte découragé ; attendre longtemps... des mois, des années, peut-être... et pendant ce temps souffrir la misère pour ma fille, l'humiliation pour moi ! — Allons, mon père, du courage ! reprend la douce Alix ; ce ne sera point en vain que je prie Dieu matin et soir... Bientôt, je l'espère, le bonheur succédera au malheur qui vous accable. » Fatigué par toutes ces émotions, le comte s'assoupit... Alix s'approche doucement sur la pointe du pied pour l'embrasser, la crainte de le réveiller la retient. Armand vient achever le portrait du comte ; mais le vieillard change de position à chaque instant. Tandis que le jeune peintre taille ses crayons, il annonce à Alix son départ pour Londres. Cette nouvelle m'attriste, dit-elle ; vous êtes le seul Français qui soit resté à Guernesey, et il est si consolant, de rencontrer un compatriote, de pouvoir causer avec lui de son pays ! » (Le comte parle en dormant.) « Une barque !... En France ! — Jamais monsieur votre père n'a été si agité, observe Armand. — C'est ce vilain journal, » reprend Alix. Elle le lui donne. « Monsieur le comte, dit Armand après l'avoir lu, renonce sans doute à aller au château de Boismesnil chercher sa cassette. — Je l'espère... Mais alors il s'effraye de l'avenir... — Ah ! que n'ai-je le

bonheur d'être connu de vous!... que ne m'est-il permis de vous être utile! » (Le comte continue de parler en dormant :)
 « Jean Lenoir! — N'est-ce pas le nom de cet ancien fermier de votre père? demande Armand. — Oui, répond Alix, de cet ennemi dont je vous ai parlé. » (Le comte continuant :)
 « Ah! le salon!.... Là.... ce placard.... à gauche de la cheminée.... Oui, c'est en pressant le double fond.... Le coffret! s'écrie-t-il avec transport; tout est là!... riche encore!... O ma fille!... — Plus de doute, dit Armand, voilà ce secret... — Heureusement que nous sommes seuls, reprend Alix. Voyez quel bonheur brille sur ses traits!.... Des larmes s'échappent de ses yeux! — C'est qu'il vous voit sauvée... heureuse... Ah! celui qui pour vous... pour lui, réaliserait ce rêve!... »
 Brigett entre avec Jacobson; elle en a obtenu, par la menace de le quitter, les trente guinées qu'elle remet à Armand. En ce moment le comte s'éveille. « Hélas! dit-il avec douleur, je n'ai fait qu'un rêve!... Mais j'ai parlé peut-être? — Du tout, répond Brigett; vous dormiez de trop bon cœur. » Armand s'est empressé de serrer le portrait, les couleurs, et s'avance avec trouble devant le comte, qui lui en demande la cause. « C'est que... monsieur le comte, et vous, mademoiselle... je vous fais mes adieux... — Eh quoi! vous nous quittez, mon jeune ami! dit le comte en lui tendant la main. — Mais je reviendrai bientôt, » répond Armand.

Nous sommes dans le salon du château de Boismesnil; une fenêtre ouvrant sur les jardins laisse apercevoir la mer. Jean Lenoir, qui a été serrurier avant d'être fermier, un marteau et une lime à la main, travaille aux ferrures de la fenêtre, tandis que Madeleine, sa femme, épousète et range les meubles. Leur maison ayant été incendiée, la commune leur a permis de loger au château, devenu propriété nationale, à condition qu'ils le tiendraient en bon état. Jean Lenoir, en sa qua-

lité d'ancien soldat, a été nommé officier municipal et chef des milices gardes-côtes, fonctions qu'il n'a acceptées que pour être utile à son pays. « Allons-nous-en, Madeleine, dit-il à sa femme; nous ne devons pas habiter ces grands appartements, et puis... ils me rappellent le propriétaire. — Vas-tu encore recommencer? — Crois-tu que ça s'oublie? oh! non!... Me chasser de sa ferme de Mesnilval!... faire saisir mes charrues, mon matériel; refuser d'entendre ma justification; me renvoyer mes comptes de fermage sans les lire.... car il ne les a pas lus... et me menacer de la justice!... moi!... Jean Lenoir! — Tu m'as dit que l'intendant était ton ennemi et un fripon, il aura trompé monseigneur. — Il n'y a plus de monseigneur, reprend Jean Lenoir d'un ton bourru. — Entre nous on peut bien.... — Tu parles comme une... comme une bavarde que tu es, que vous êtes toutes... — Merci! (Elle va pour fermer la fenêtre et s'arrête.) Ah! tiens! dit-elle, viens donc voir ce grand bateau, notre homme! — Ça? c'est un sloop... Cette voile... ça m'a l'air suspect... Encore quelques-uns de ces bandits qui, sous prétexte de la guerre, se seront fait débarquer dans nos rochers, et qui viendront cette nuit saccager, brûler et piller nos fermes. — Sainte Vierge! dit Marianne effrayée. — Oh! sois tranquille! cette fois ils trouveront à qui parler... Ce n'est plus avec des fourches que nous les recevrons... mais avec de bonnes armes. — C'est ça! tu vas encore passer cette nuit à rôder. — C'est mon devoir. — Oui, mais avec ta manie de marcher toujours le premier, tu t'exposes. — C'est mon devoir... — Et moi, pendant ce temps-là... — Toi, tu veilles sur la maison et sur notre enfant, comme une bonne ménagère... une bonne mère... et une brave femme que tu es... Voilà! *Chacun son métier et les...*, dit le proverbe. » Un cri se fait entendre du dehors; Jean Lenoir, armé de son fusil, va tirer par la fenêtre, Made-

leine l'en empêche; comme le cri ne se renouvelle pas, croyant s'être mépris, il va distribuer des armes aux hommes de garde pendant la nuit, et recommande à sa femme de veiller sur le souper.

Mais à peine était-il sorti, que Madeleine court regarder dans le jardin, car elle a parfaitement entendu un éboulement de pierres, puis un cri. L'obscurité profonde l'empêchant de rien voir, elle allait refermer la fenêtre... un homme s'élance dans le salon... c'est Armand! il est pâle, ses vêtements de matelot sont en désordre, couverts de poussière... « Silence! dit-il à Madeleine qui vient d'appeler Jean, silence! » La pauvre femme, effrayée, veut fuir... il l'arrête; puis, comme elle le voit chanceler, qu'il n'a pas l'air méchant, elle vient à son secours. Armand, au lieu de partir pour Londres, a employé les guinées de Brigett à s'acheter un costume de matelot et à se faire conduire en France, près du château de Boismesnil, dans l'espoir, connaissant le secret, de s'emparer de la cassette et de la rapporter au comte; mais en arrivant, il a roulé du haut des fossés; c'est lui qui a poussé le cri que Madeleine a entendu. « Alors j'ai empêché mon mari de tirer sur vous, lui dit-elle. — Puisque vous m'avez sauvé la vie, vous ne voudrez pas me perdre. — Vous ne venez pas vous joindre à ceux qui nous font la guerre? — Oh! non, je vous le jure. — C'est que je vous aurais dit: Partez bien vite! Ah! dame... quand il s'agit des ennemis de son pays, Jean Lenoir ne les ménage pas. — Jean Lenoir! répète Armand, se rappelant le nom du persécuteur du comte. — Si encore vous étiez en état de continuer votre route! reprend la charitable Madeleine. — Ne pourrais-je donc passer la nuit ici? demande Armand, feignant une grande faiblesse. — Dans le salon?... c'est possible!... pas de danger que mon mari y revienne de sitôt! » Armand reconnaissait la pièce que le comte avait décrite dans son rêve, lorsque Jean

Lenoir, ne trouvant pas le souper préparé, revient chercher sa femme. En sa qualité d'officier municipal, il interroge Armand, « Je me rends à Cherbourg, citoyen, répond le prétendu matelot; je vais m'embarquer sur les bateaux croiseurs. Surpris par la nuit, je me suis trop approché des fossés, et une chute... » Jean Lenoir consent à ce qu'il passe la nuit sur un des canapés du salon, et, puisqu'il ne peut marcher, il fera apporter le souper près de son hôte; mais les mains blanches et délicates du jeune homme avaient rendu toute sa méfiance à Jean Lenoir, lorsqu'il se retira avec sa femme. Resté seul, Armand se hâte de s'emparer du trésor, puis il tombe à genoux, remercie Dieu de la protection qu'il lui a déjà accordée, et le prie de la lui continuer jusqu'à la fin de son entreprise. Pour aller rejoindre les matelots qui l'ont amené, il veut ouvrir la porte... elle est fermée!... il va franchir la fenêtre.... la porte s'ouvre... Armand laisse tomber le coffret dans les broussailles... Jean Lenoir entre suivi de quelques gardes-côtes et de Madeleine effrayée. Armand est arrêté comme espion. « Je ne suis point un espion, citoyen Jean Lenoir, lui dit-il, mais je t'ai trompé toi et la bonne Madeleine; je venais chercher un objet sans lequel je me suis juré de ne jamais paraître devant ceux pour qui j'ai risqué ma vie... J'ai échoué; fais de moi ce que tu voudras! — C'est ce que décidera demain le tribunal de Grandville, répond Jean Lenoir. — Des bourreaux comme toi, persécuteur de tes anciens maîtres! toi qui les as contraints de fuir leur patrie, d'aller à l'étranger, où je les ai vus accablés par le malheur et les privations. Le noble comte de Boismesnil... sa fille, mademoiselle Alix... cet ange de bonté que vous n'avez connu que par ses bienfaits... (Tous les paysans sont émus; Madeleine pleure.) Je les ai vus tous deux brisés par le chagrin, la misère... je les ai vus en butte aux insultes, aux outrages d'un Anglais. — D'un

Anglais! répète Jean Lenoir avec colère. — Oui, d'un homme qui, sans respect pour leur faiblesse et leur infortune, à l'heure où je parle, les chasse peut-être, les jette sans abri, sans pain, hors de chez lui... Je ne tiens plus à la vie... le souvenir de ce jour, qui a vu la ruine de toutes mes espérances, me la rendrait odieuse! — Repose-toi, lui dit Jean Lenoir; il n'est que deux heures, il fera jour à quatre. » Tout le monde s'éloigne en silence; Jean Lenoir va placer deux hommes sous la fenêtre du salon et reparait bientôt tenant le coffret à la main : « Je viens te faire mes excuses, dit-il à Armand d'un ton grave, oui... pour l'avoir soupçonné à tort d'être un... quand tu étais un brave garçon, un homme de cœur... parce que risquer sa vie pour préserver un vieillard de la misère et des affronts de l'étranger... c'est beau!... ça me touche... et quoique que j'aie à me plaindre des gens à qui tu voulais rendre service... c'est égal... ton action... je l'admire... on voit que tu es du peuple, toi! et bien sûr maintenant que tu n'es ni un ennemi du pays... ni un traître... je viens te dire : pars!... sauve-toi!... (Voyant qu'Armand ne bouge pas.) Eh bien! qu'attends-tu donc? — Que tu me rendes ce coffret. — Mais sais-tu bien qu'il contient 400,000 livres? — L'aurais-tu ouvert? — Tu vois bien que non (il le lui montre fermé). — Donne! ou je reste. — Prends! — Ah! dit Armand, que ta femme n'est-elle ici pour te voir!... Ta main. — Voilà! » (Ils se serrent la main.) Jean Lenoir ouvre la fenêtre; un des soldats qui est au-dessous croyant que c'est le prisonnier qui veut se sauver, tire un coup de fusil; à ce signal, tous les gardes-côtes arrivent; Jean Lenoir n'a que le temps de faire sortir Armand par une porte dont lui seul a la clef, et de le guider vers la mer en feignant de le poursuivre.

Nous sommes revenus en Angleterre, toujours chez Jacobson; le comte a été

chassé de son appartement; à ce malheur se joint un surcroît d'inquiétude; sa fille lui a avoué qu'Armand connaissait le secret de la cassette, et l'on sait qu'au lieu de partir pour Londres, le peintre est parti pour la France. Un matelot se présente, quidemande à parler au comte... C'est Armand. Il lui explique son projet en allant à Boismesnil, et sa réussite, en lui remettant le coffret. Le comte se récrie sur tant de dévouement, Armand refuse ses éloges... « Ma force, mon courage, dit-il, je les ai puisés dans l'amour que j'éprouve pour mademoiselle Alix, dans mon désir de m'élever jusqu'à elle! » Alix arriva avec dame Brigett; Jacobson est stupéfait en voyant la cassette, car il a loué l'appartement du comte à un ami du banquier Peterscott, dont il vient de recevoir, à ce sujet sans doute, une lettre qu'il a mise dans sa poche. Le comte, qui n'a jamais quitté la clef de son coffret, va pour l'ouvrir... « C'est singulier, dit-il, cette serrure autrefois si facile!... » Il l'ouvre enfin... le coffret ne contient que des comptes de la ferme de Mesnilval, avec cette étiquette : Comptes rejetés en avril 1790 : ce sont des quittances, des notes, le bail de la ferme... Sans doute que se servant de son ancien état de serrurier, Jean Lenoir avait adroitement ouvert et refermé la cassette. La stupéfaction est générale. « Ce coffret serait-il donc sorti de vos mains? dit le vieillard à Armand. — Oui, monsieur le comte; arrêté par Jean Lenoir... — Jean Lenoir!... Ah! ce dernier coup, je ne le supporterai pas! » Armand se jette aux genoux du vieillard. « Je ne vous fais pas de reproches, monsieur, lui dit le comte; que voulez-vous? — Consacrer mes jours à réparer, autant que Dieu me le permettra, le mal que vous a fait ma coupable imprudence... Oh! ne me refusez pas! » La fortune de l'émigré ayant changé de face, Jacobson songe à la lettre du banquier, il la tire de sa poche. « Voilà qui est singulier, dit-il au comte; Peterscott me charge de vous inviter à passer chez lui

sur-le-champ, et il m'envoie ci-incluse une lettre pour vous. — Cette lettre est de Jean Lenoir, s'écrit le comte, comparant l'écriture. L'indigne ! » ajoutait-il après avoir ôté la première enveloppe. « Voyez avec quelle ironie il se venge ! » A très-haut, très-noble et très-puissant comte de Boismesnil, seigneur de Mesnilval et autres lieux. » Me railler ainsi au moment où le misérable me vole ma dernière ressource ! Lis toi-même, Alix, lui dit-il... car la vue des lignes tracées par cet insolent... » Alix, qui a décacheté la lettre, lit : « Citoyen ! il y a deux ans » tu commandais à Boismesnil, et l'on t'a » chassé comme tu m'as fait chasser de ma » chaumière, moi, un honnête homme, » par un fripon d'intendant qui te volait et » me colomniât... tu en verras la preuve » par les comptes que je t'envoie, et que » tu trouveras sans doute maintenant le » temps de lire. Aujourd'hui, celui qui » commande à Boismesnil, c'est moi ! et » tout ce qui te reste de ta fortune est » entre mes mains, monseigneur ! » Assez ! assez d'outrages ! s'écrit le comte arrachant la lettre des mains de sa fille, et la jetant sur une table : « Oui, s'écrit Armand ; mais ces outrages, il les payera cher, et dussé-je y périr, je vengerai votre injure et la mienne. — Et, non !... attendez !... ce n'est pas tout, dit Jacobson, qui a repris la lettre ; voyez donc la fin ! Il continue : « Mais lorsqu'il pourrait si facilement » se venger de tant de mépris et d'injustice, » Jean Lenoir ne cessera pas de faire son » devoir d'honnête homme ; donc, tout » émigré et mon ennemi que tu es, citoyen, » ton argent t'appartient, et vu qu'il eût » été imprudent de confier des valeurs aussi » considérables à ton émissaire qui pouvait » être poursuivi, arrêté à chaque pas.... » tu n'auras qu'à te présenter, au reçu de » cette lettre, chez le banquier Peterscott, » qui te remettra tes traites montant à » 400,000 livres. Salut et fraternité. »

Alix se jette dans les bras de son père.

Dame Brigett voudrait embrasser Jean Lenoir, jeune ou vieux, beau ou laid. Jacobson conseille à Armand de fixer lui-même la somme qu'il demande pour récompense... A ces mots tous se récrient sans que l'avare comprenne qu'il a dit une bêtise ; mais le comte répond qu'il sait le prix auquel prétend M. Courvil. Alix, jeune fille obéissante et dévouée, se charge d'acquitter la dette de son père. Quant à Jean Lenoir, le comte espère trouver un jour l'occasion de lui rendre justice, et Jacobson s'écrit : « Vite ! à la caisse du banquier Peterscott ! »

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Mon Dieu, ma chère amie, que la religion et l'intelligence, ces deux célestes sœurs, peuvent faire de grandes et nobles choses quand, se tenant la main, elles viennent parmi nous sur la terre ! Ces réflexions me sont suggérées par la visite que je viens de recevoir de mère Saint-Théodore, supérieure des sœurs de la Providence, et d'une jeune novice, fille d'une Indienne et d'un Français, qui toutes deux arrivent des forêts vierges de l'Amérique, et me prient de te raconter leur histoire, afin que tu t'y intéresses et participes ainsi au bien qu'elles veulent faire.

Il y a trois ans, six religieuses de la Providence sont parties de Ruillé-sur-Loir pour les États-Unis, où elles étaient appelées par monseigneur de la Hailandière, évêque de Vincennes, dans l'Indiana. Avec l'espoir d'instruire les enfants, de consoler les affligés, de soigner les malades, elles ont quitté leurs parents, leurs amis, leur patrie qu'elles aiment, pour aller former des établissements utiles aux hommes et à Dieu. Le premier, Sainte-Marie de la Prairie, est situé près la petite ville de Terre-Haute ; le second à Jasper, près

Washington ; le troisième à Saint-Francisville , près Vincennes (la Prairie , Jasper, Washington ! comme cela nous rappelle les romans de Cooper !) Vincennes n'est éloigné de l'Océan atlantique que de 250 lieues ; mais comme on doit suivre les détours des canaux et des rivières , éviter les cimes et les précipices de la chaîne des Alléghanys , il leur a fallu faire au moins 500 lieues pour s'y rendre de New-York. L'étendue de l'Indiana est à peu près du quart de toute la France ; en 1790 elle n'avait point encore d'habitants , aujourd'hui elle en a 2,500,000 composés d'émigrés anglais et allemands. La langue française n'est enseignée dans les écoles que comme une langue savante ; tout le monde parle anglais. Depuis deux ans les pauvres Indiens ont abandonné leur pays ; les catholiques ne forment qu'un sixième de la population , le reste se partage entre les innombrables sectes du protestantisme , si bien qu'il y a tant de religions , qu'il n'y a pas de religion. C'est au milieu de ces hommes chassés de leur pays par la misère où l'inconduite , que se trouvent placées les sœurs de la Providence ; mais elles ne s'en plaignent pas , au contraire , elles en remercient Dieu du plus profond de leur cœur , car chaque jour amène une bonne œuvre. C'est une jeune fille sachant lire , écrire et compter , qui , voyant une de nos sœurs agenouillée , lui dit avec étonnement : « Qu'est-ce que vous faites ? — Je prie Dieu de m'accorder la grâce de mériter ici-bas les récompenses promises dans la vie éternelle. — Qu'est-ce que cela veut dire la vie éternelle , puisque je meurs ? — Vous mourez , mon enfant , mais votre âme est immortelle. — J'ai une âme immortelle ? merci , ma sœur , je n'en savais rien. » C'est une femme qui se fait baptiser elle et ses dix enfants , espacés entre eux comme les marches d'un escalier ; ce sont des vieillards qui meurent consolés par de saintes paroles ; des hommes malades , dans la force de l'âge , qui recouvrent la santé , grâce aux soins , aux

remèdes des sœurs de la Providence ; ce sont de jeunes enfants auxquels elles enseignent Dieu , et doublent ainsi l'existence en leur faisant connaître une autre vie.... Tu ne doutes pas du bien que ces Françaises généreuses et dévouées peuvent faire... mais imagine-toi qu'à peine arrivées à deux mille lieues de leur pays , réunies dans un grenier , il leur a fallu attendre , en recevant la pluie et la neige , que leur ferme fût construite ; elles ont dû apprendre l'anglais avant de fonder leurs écoles ; puis leur ferme construite , un incendie vient de détruire les fourrages , les récoltes , les bâtiments et jusqu'aux arbres voisins de leur habitation. Les ministres des cultes n'étant point rétribués aux États-Unis , monseigneur l'évêque ne peut rien faire pour elles ; elles ont dix-sept postulantes et huit novices américaines , qui n'ont rien apporté à la congrégation ; en ce pays , les filles n'ont pas de dot... Cependant les sœurs de la Providence n'ont pas perdu courage , elles ont elles-mêmes labouré , ensemencé leurs terres. L'hiver dernier , elles ont manqué de pain ; elles marchaient sans bas , sans souliers... Mais par malheur il leur a fallu contracter des dettes ; et pour les payer elles ont tourné les yeux vers leur patrie , elles ont pensé que si l'on y connaissait leur position , on viendrait à leur secours , et monseigneur l'évêque de Vincennes n'a pas hésité à donner mission à la supérieure de venir en France exposer les besoins de la congrégation. Monsieur le garde des sceaux protège mère Saint-Théodore et l'a recommandée au roi ; la reine l'a embrassée et lui a demandé des nouvelles de monseigneur Flaget , chez lequel le roi a été professeur de mathématiques (le saint évêque vit encore !) ; et si tu voyais mère Saint-Théodore , à la taille élégante et noble , aux paroles sages et distinguées... la jeune Indienne qui l'accompagne , à la voix si douce , à la tenue si modeste , tu ne pourrais t'empêcher de serrer leurs petites mains maigries par le travail et la souffrance , et de leur donner ton

offrande... Mère Saint-Théodore va repartir, c'est monseigneur du Mans qui se charge de faire parvenir à monseigneur de Vincennes les sommes que la charité et la religion auront recueillies pour les Sœurs de la Providence.

Voici le moyen que je te propose. Engage toutes tes amies à se réunir à toi, et par un bon sur la poste, envoyez vos aumônes, avec ces mots : Les demoiselles de Tours, Orléans, Lille ou Bordeaux, à monseigneur l'évêque du Mans, pour les Sœurs de la Providence du diocèse de Vincennes, dans l'Indiana. Ou bien en renouvelant ton abonnement au bureau du *Journal des Demoiselles*, ajoute le denier de la jeune fille pour les pauvres sœurs qui prient Dieu pour toi, dont la petite pièce de monnaie aura servi peut-être à racheter une âme !

L'espoir de pouvoir participer à cette bonne œuvre me donne du courage ; je veux davantage travailler ; et si maman est contente, elle augmentera ma pension.

Le col n° 1, la manchette n° 2, se taillent doubles, sur beau jaconas, en laissant des remplis. Réunis le dessus au dessous par un point de côté, retourne ce col et ces manchettes, fais en dessus un point arrière sur la ligne qui est pointée, bâtis ce col, ces manchettes sur du papier, et brode ce dessin au plumetis, en traversant le dessus et le dessous. Ce col se relève autour du cou, et s'y retient par une petite cravate de soie. Cela convient en hiver et avec les robes façon amazone. Ce col et ces manchettes, dessinés sur beau jaconas, coûtent 3 fr. au *Symbole de la paix*.

Le n° 3 se brode au plumetis aux trois coins d'un mouchoir ; au quatrième coin on met son chiffre.

Le n° 4 se brode de même à un autre mouchoir.

Le n° 5 est un lambrequin pour cheminée ou pour tour de tapis de table. La planche de la cheminée se couvre en velours de la couleur des rideaux et des meu-

bles qui garnissent la chambre ; le lambrequin se cloue tout autour de cette planche avec des clous dorés placés sur une lèzarde de la couleur du velours ; le fond de ce lambrequin se fait en laine noire.

Le n° 6, ce sont les signes représentant les couleurs employées pour ces teintes plates qui sont d'un effet admirable... tu m'en feras compliment. Ce dessin vient de chez M^{me} Chardin.

Le canevas doit être gros au moins comme celui du modèle. Prends tes mesures afin de n'avoir pas un lambrequin coupé en deux ; pour cela, compte bien tes fils, et emploie du canevas beaucoup plus gros, si la largeur de la cheminée l'exige.

Le n° 7 est le modèle d'un bonnet à la religieuse. Pour nos mères, ce bonnet se fait en tulle brodé, noir ou blanc, sur lequel on applique une dentelle, à partir du chiffre zéro jusqu'aux chiffres 29 et 27 ; on réunit les deux côtés du bas par un point de dentelle. Ce bonnet s'attache aux cheveux, de chaque côté, par de riches épingles.

Le n° 8 est ce bonnet fait en organdy ; celui-là est pour nous ; il est orné tout autour d'un ourlet large de 3 centimètres, et s'attache aux cheveux, de chaque côté, avec des épingles d'or.

Le n° 9 est une rosette de ruban de satin gros bleu, large de près de 7 centimètres.

Si tu es un peu souffrante, voici une espèce de marmotte qui ne te sera pas difficile à faire. Achète un mètre de dentelle guipure ou dentelle torchon, haute de 8 centimètres, fais un faux ourlet aux deux bouts, plie cette dentelle en deux dans sa longueur, de manière que les deux têtes de la dentelle se touchent, et que l'un des bouts dépasse l'autre de 8 centimètres. Du côté où la dentelle est redoublée, rapproche-la l'une près de l'autre et couds dessus la rosette, à 8 centimètres au-dessus de cette espèce de boucle que forme la

dentelle; du côté des deux bouts inégaux rapproche de même les deux dentelles et couds dessus une autre rosette à 8 centimètres au-dessus du bout de dentelle le plus court. Quand tu poseras cette marmotte sur ta tête, tu placeras les bouts de dentelle du côté gauche: les deux rosettes doivent être cousues de manière à se trouver juste sur le haut des oreilles. Cette marmotte s'attache aux cheveux avec de jolies épingles.

Le n° 10 est une rosette de petits rubans de satin pour bonnet d'enfant.

Le n° 11 est une agrafe de rubans de satin, large de près de 7 centimètres, qui se place sur la poitrine pour fermer une pèlerine ou un fichu, et, au nombre de trois, elle sert à garnir les deux côtes d'un bonnet du matin.

Le n° 12 est une genouillère en tricot anglais; celle-ci est pour homme. Achète de belle laine blanche en quatre brins, deux aiguilles de 7 millimètres de circonférence, et deux de 4 millimètres; double ta laine; lorsqu'elle est en deux brins, prends les plus petites aiguilles, lève cent trente mailles comme pour une jarretière.

1^{er} tour : Jette ta laine devant toi sur ton aiguille comme si tu voulais tricoter à l'envers — enlève la maille qui suit comme si tu voulais la tricoter à l'envers, mais ne la tricote pas — tricote à l'endroit la deuxième maille qui suit — jette encore ta laine devant toi — enlève avec ton aiguille encore une maille sans la tricoter — tricote à l'endroit celle qui suit — et continue ainsi jusqu'à la fin de ton aiguille. Il faut, en commençant chaque aiguille, toujours lever la maille sans la tricoter, et toujours la tricoter en finissant chaque aiguille.

2^e tour : Jette ta laine devant toi sur ton aiguille comme si tu voulais tricoter à l'envers — enlève la maille qui suit comme si tu voulais la tricoter à l'envers, ne la tricote pas — tricote ensemble et à l'endroit les deux mailles qui se trouvent croisées

l'une sur l'autre — jette ta laine devant toi sur ton aiguille — lève la maille qui suit, ne la tricote pas — tricote ensemble et à l'endroit les deux mailles qui se trouvent croisées l'une sur l'autre, et continue de même jusqu'à la fin de ton aiguille; puis tu recommences jusqu'à ce que tu aies 50 tours, ce qui doit te faire une longueur de 8 centimètres et une largeur de 16.

En attendant que tu saches assez bien ce tricot pour ne pas craindre les distractions, car les fautes ne sont pas tolérables, répète-toi continuellement : jette — enlève — tricote — jette — enlève — tricote.... absolument comme le conscrit quand, pour lui apprendre l'exercice, on lui répète : gauche — droite — gauche — droite !

Prends ta laine en 4 brins, prends les grosses aiguilles et continue jusqu'à ce que tu aies 100 tours, ce qui te fera une longueur de 21 centimètres et une largeur de 28.

Reprends ta laine en 2 brins, reprends tes petites aiguilles et tricote 50 tours; puis tu fermes comme si tu fermais une jarretière. Avec une aiguille enfilée de laine, tu réunis ensuite les deux côtés de cette genouillère, qui doit être en tout longue de 37 centimètres; elle se passe par-dessus le caleçon.

Ton grand-papa, qui a toujours froid aux genoux — ton père quand à la chasse il est frappé par le vent ou la pluie — ton frère s'il est obligé de voyager, de surveiller des travaux le matin dans la campagne... te seront bien reconnaissants si tu leur fais ce cadeau pour cet automne. Les femmes portent aussi des genouillères; alors tu ne monterais les tiennes que sur 100 mailles; le poignet du haut et celui du bas n'auraient chacun que 40 tours, et le milieu 80.

Mon Dieu ! que je me donne de mal à chercher ce qui se portera cet hiver pour avoir chaud.... Tout ce qui est nouveau me paraît atroce... Ce ne sont pas des vêtements, mais des espèces de harnois qui

iraient mieux à des quadrupèdes. Figure-toi de grands châles simples, arrondis derrière et taillés au bas des épaules, de manière à former des manches... c'est inouï! — Des mantelets garnis tout autour d'un petit volant à tête, et les deux pans qui tombent devant, garnis d'un haut volant à tête... puis une paire de manches sort du milieu de tout cela... c'est absurde. — Ou bien, c'est un mantelet noir, recouvert d'une ample pèlerine... ce qui est horrible à voir. Aussi je te dirai : as-tu un crispin en mérinos ou en poulte de soie ouaté ? ajoutes-y des bouts de manches — as-tu une pelisse en mérinos ou en poulte de soie ouaté ? ajoutes-y une pèlerine et des bouts de manches — as-tu eu cet été un mantelet de gros-de-Naples noir ? ouate-le, double-le de Florence pareil, pique-le à grands carreaux formant lozanges, garnis-le en dessus, tout autour et autour d'un petit col, d'un biais de velours ou de satin noir, large de 10 centimètres, remplis compris, et bordé des deux côtés d'un petit passe-poil, cousu à plat... Si tu n'as rien de tout cela, achète une écharpe de flanelle de cachemire à carreaux écossais ; ces écharpes ont trois quarts de large, elles vont avec tout, seront toujours bonnes à quelque chose et conviennent parfaitement à nos âges et à nos toilettes ; elles coûtent de 18 à 25 francs. Les jeunes femmes portent aussi ces écharpes, qui sont de bon goût.

Il y a le même désordre dans les chapeaux. A ton chapeau de velours noir de l'année dernière, ajoute autour de la forme une guirlande de marguerites gros-bleu ; dessous, tour de tête et brides gros-bleu. — A ta capote de satin bleu ou noir, à coulisses, ajoute une guirlande formée d'une ruche de ruban pareil, plissé à doubles plis ronds. Les chapeaux sont un peu plus élevés de passe, relevés de forme, et larges du fond... Voilà tout ce que je puis te dire quant à présent ; le mois prochain tu auras ta gravure de modes. En attendant je

te renvoie aux toilettes que je t'ai précédemment indiquées.

Mais sais-tu que tu me fais perdre la tête avec ton point d'armes ! D'abord, ce point se compose de toutes sortes de points de broderies : point de chaînette, ou crochet — broderie en nœuds — broderie au plumetis, c'est-à-dire à la main — broderie au passé, c'est-à-dire au métier. Quand je te dis : couvre cette fleur de nœuds, c'est clair ; quand je te dis : couvre cette feuille de grains de sable, formés de deux points passés l'un à côté de l'autre, et recouverts de deux autres points passés par dessus les deux premiers, c'est encore clair — quand je te dis : couvre cette feuille en points de chaînette, ou bien en points arrière contrariés, c'est encore clair — fais cette ligne en points de tige, c'est encore clair il me semble, car enfin tu sais broder, et si tu ne le sais pas, je ne peux, de si loin, te l'apprendre... D'ailleurs, je n'ai mission que de t'enseigner ce qui se fait de nouveau... moi, je crois tout simplement, mademoiselle, que vous vous plaisez à me tourmenter... mais... sans rancune !

Adieu, ma chère amie ; songe à nos Sœurs de la Providence, qui de deux mille lieues sont venues nous tendre la main ; qu'elles ne se soient pas trompées en comptant sur nous... prive-toi de quelque chose, afin que ta charité ait plus de mérite aux yeux de Dieu... et puis tu verras combien il y a de joie intime dans une privation... Une privation, vois-tu, est mille fois préférable à un désir satisfait... le désir satisfait est remplacé par l'indifférence, le dédain, quelquefois le remords... une privation laisse dans le cœur et pour toujours une espèce de bonheur orgueilleux semblable à un triomphe.

Adieu ! que toutes choses te soient heureuses !

J. J.

Éphémérides.

Novembre. Nom du onzième mois de l'année julienne et grégorienne. Chez les Romains, lorsque l'année n'avait que dix mois, novembre n'était que le neuvième; c'est de là qu'il a tiré son nom latin. Le 22 de ce mois le soleil entre dans le signe du sagittaire.

13 novembre 1609. *Ordonnance de police, relative à l'heure et à la durée des spectacles de Paris.*

Cette ordonnance portait que les comédiens des théâtres de l'hôtel de Bourgogne et du Marais ouvriraient leurs portes à une heure après-midi, et qu'à deux heures précises, soit qu'il y eût du monde ou qu'il n'y en eût point, ils commenceraient leurs représentations, de sorte qu'elles fussent terminées avant quatre heures et demie. Ce règlement s'observait depuis la Saint-Martin jusqu'au 15 février. Paris était alors infecté de voleurs, d'assassins, coupe-bourses, tireurs de laine; il y avait beaucoup de boue, point de lanternes et peu de carrosses : l'ordonnance était donc justifiée par la sûreté publique, que les spectacles, en se prolongeant après la nuit, auraient compromise.

Mosaïque.

— Plusieurs sœurs de la charité, qui sont parties dernièrement de Paris pour se rendre dans le royaume des Deux-Siciles, viennent d'arriver à Naples, où elles ont été reçues avec enthousiasme. Le roi de Naples a voulu que les plus grands

honneurs fussent rendus aux filles de Saint-Vincent de Paule. Le corps municipal a été à leur rencontre. Quatre dames du plus haut rang, désignées par le roi, les ont accueillies. Les voitures de gala les ont transportées à la première église; le curé leur a présenté l'eau bénite, puis il a entonné le *Te Deum*. De l'église, un cortège nombreux les a escortées jusqu'à leur demeure, où un déjeuner était servi. Les quatre princesses se sont assises à leur table. Bientôt après, le ministre de l'intérieur leur a donné audience.

Les habitants du Pays de Galles (l'ancienne Cambrie) ont toujours conservé leur idiome welche, soit par amour pour leur nationalité, soit par haine pour la domination anglaise. Les rois d'Angleterre éprouvant de grandes difficultés à retenir dans l'obéissance ces tribus belliqueuses et remuantes, de nombreux combats leur avaient été livrés avec des chances diverses, lorsque le lendemain d'une victoire, Edouard I^{er} assembla les principaux chefs cambriens, et pour flatter leur amour-propre, pour cimenter la réconciliation, il leur promit de leur donner un prince de leur pays, n'ayant jamais prononcé un mot d'anglais : Ce prince, ajouta-t-il, c'est mon fils Edouard, qui vient de naître à Caërnafon, et que j'appelle désormais Edouard de Caërnafon.

Voilà d'où vient l'usage de donner le titre de *princes de Galles* aux fils aînés des rois d'Angleterre.

La vertu, retiens-le, c'est le parfum de l'âme;
C'est ce qui nous rend chers aux regards du Seigneur;
C'est l'encens que le ciel de chaque être réclame;
C'est la meilleure gloire et le plus vrai bonheur.

Hier et Demain, par Charles WOINEZ.





Gravé par Damours.

Journal des Demoiselles.

11^e année.

N^o XII.